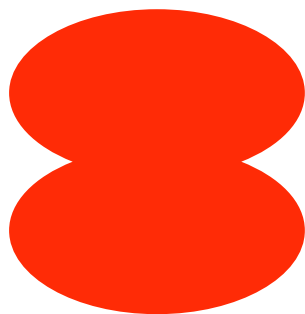
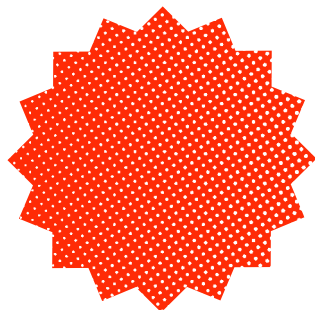
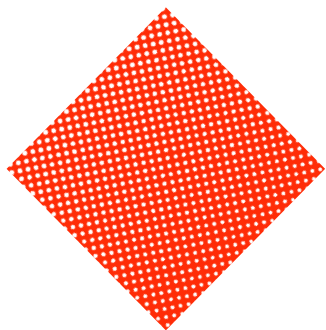
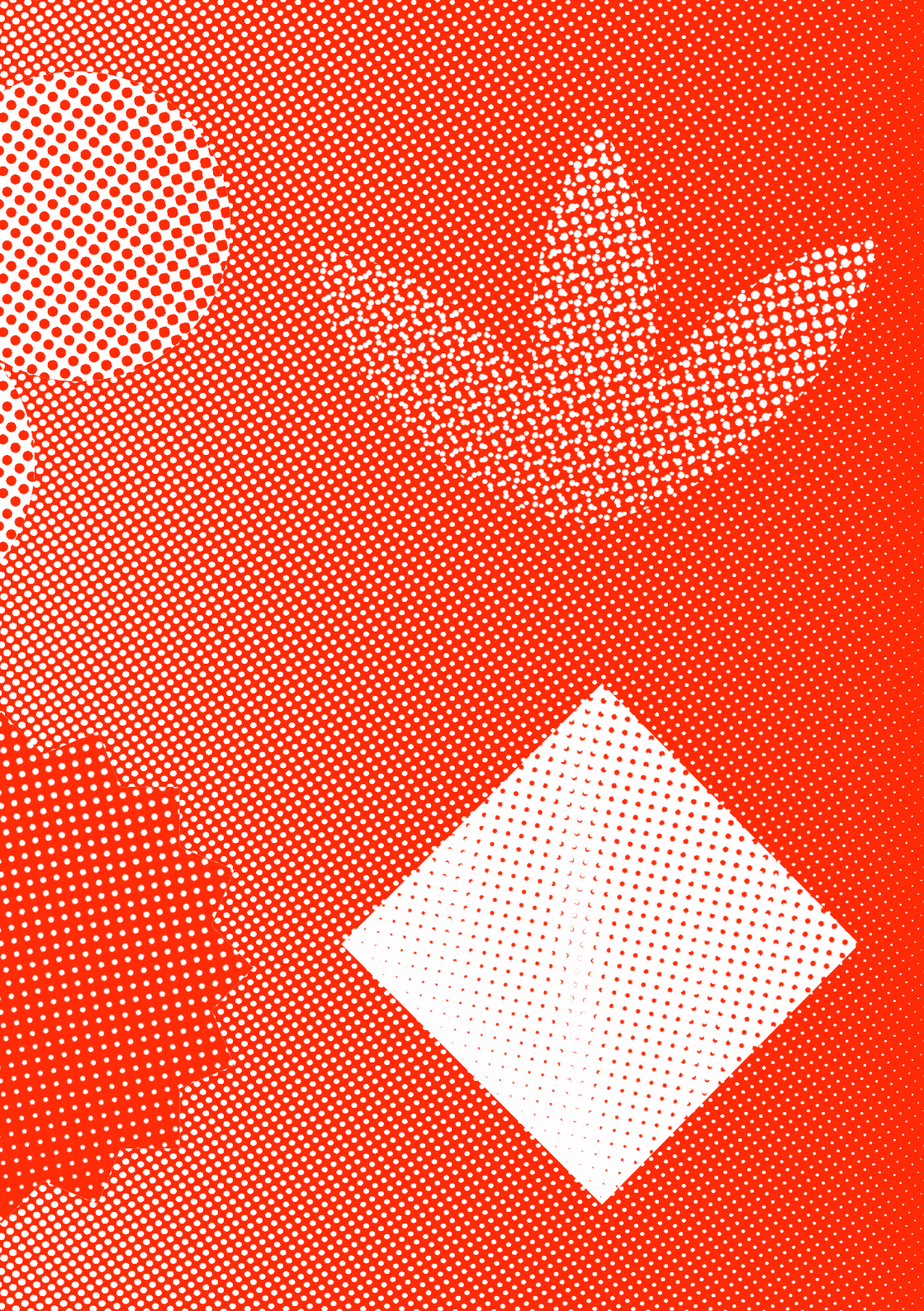


AR
XUDI,
NOUVELLES
D'UN FUTUR PROBABLE



avec la participation
des Alliances Françaises
de Bahreïn, Bordeaux, Busan,
Padoue, Querétaro et Safi



A R
X U D I ,
N O U V E L L E S
D ' U N F U T U R P R O B A B L E

Ar xudi, en hñähñu, une des nombreuses langues encore parlées en diverses régions du Mexique, signifie demain. Chacun sait qu'il y a autant de langues que de façons de dire et de penser le monde. Chacun sait aussi la variable temporelle que peut recouvrir cet adverbe, selon notre culture, selon le contexte. Peut-être est-ce une des raisons pour laquelle a-t-on préféré dernièrement parler du monde « d'après ».

Dans le contexte actuel de crise sanitaire mondiale, bercé de son lot d'incertitudes et d'interrogations sur l'avenir, nourrir nos imaginaires pour penser nos futurs est impératif.

Ainsi, l'Alliance Française de Querétaro a initié ce projet de recueil de nouvelles, invitant d'autres Alliances Françaises dans le monde entier à proposer chacune une fiction imaginant un futur probable. Chaque fiction proposée est le fruit d'un dialogue nourri entre un.e directeur.rice d'Alliance et un.e auteur.rice de son choix. Aussi s'agit-il ici de se donner le temps et de s'essayer, par le biais de la fiction, à faire un pas de côté. Ni catastrophiste ni idéaliste, chaque fiction s'appuie sur un genre utopique et vient alimenter des pistes de réflexion sur le monde qui vient.

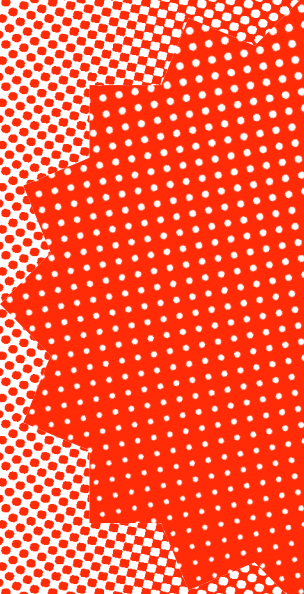
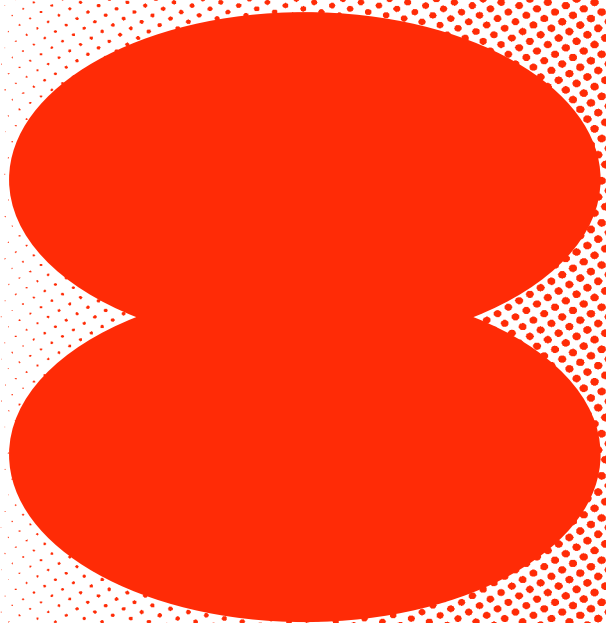
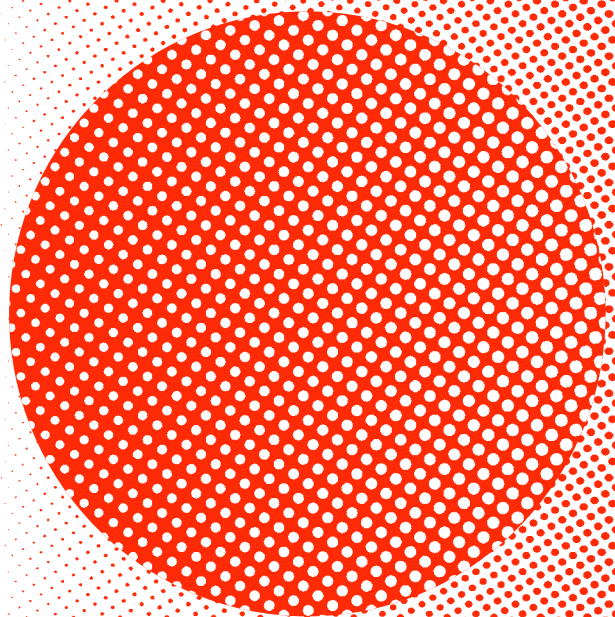
Objectifs et motivations des apprenants, modes d'apprentissage, nouvelles formes de mobilités, rôle et place du français sur le territoire concerné et dans les différentes sphères de la société, nouveaux enjeux de l'interculturalité sont autant de questions qui animeront dans les années à venir l'ensemble de notre vaste communauté oeuvrant pour la diffusion de la langue et la culture française et francophone.

La diversité des fictions, tant sur la forme que sur le fond, offre, espérons-le, une cartographie, volontairement incomplète, de futurs à imaginer, de nouvelles connexions à tisser.

Comme il s'agit bien évidemment d'une proposition très libre, chaque duo s'est emparé, à sa manière, des quelques règles énoncées dans le cahier des charges initial, prenant parfois quelque liberté sur le format, voire s'en affranchissant complètement. Le résultat est là : un objet éditorial singulier et généreux, donnant à voir et à lire un demain possible.

Ce recueil de nouvelles se présente donc avant tout comme une invitation à imaginer ensemble et à construire, par fragments, au fil du temps, nos avenir communs proches et lointains.

Yann Lapoire
Directeur de l'Alliance
Française de Querétaro



p. 9

L O V I N G 2

Bruno Lemoine

Alliance Française de Bahreïn

Said Nourine

p. 21

O S C A R E T D O U C E P L U I E

Valérie Saubade

Alliance Française de Bordeaux

Cécile Delaunay

p. 37

Q U I A U R A I T I M A G I N É ?

Kang Youngjoo et Martin Beyer

Alliance Française de Busan

Martin Beyer

p. 45

L E S A M A N T S D U J A R D I N

Ilaria Gaspari

Alliance Française de Padoue

Magali Boureux

p. 51

Î L E

Frédéric Dumond

Alliance Française de Querétaro

Yann Lapoire

p. 63

U T O P I A 2 . 0

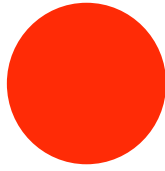
Nadia Ayoub

Alliance Française de Safi

Mégane Moulin

p. 82

Biographies



L O V I N G 2

Bruno Lemoine

« Dites-leur que j'aime ma femme. »

Richard Loving

« — ... »

Et, bien sûr, il y aura d'autres frontières, d'autres rois, d'autres dieux et d'autres lois. Des villes animées deviendront des cimetières après que les épidémies auront eu raison des hommes. Des peuples dispersés parleront les langues de civilisations disparues après des cataclysmes de feu ou des déluges d'eau. Les bibliothèques seront pillées, des statues et des monuments seront abattus par des révolutions qui amèneront le grand Soir ou la misère. Les cartes géographiques seront redessinées à cause de changements climatiques que des prophètes n'auront pas prévus, ou d'invasions que les chroniques et les histoires chanteront. Les chiffres des mathématiciens et les calendriers périliteront pour d'autres codex et d'autres temps. Des espèces, produites ou non par la main de l'homme, évolueront ou déclinera, et l'homme lui-même évoluera et déclinera, tout son corps et son aspect physique évolueront et déclinera avec lui... »

Mon maître était, à cette heure du soir, assis dans son bureau et il contemplait, à quelques pas de lui, une étrange sculpture représentant un être anthropoïde qui semblait nu, une tête, deux bras, deux jambes seulement, sur un corps où pointaient plusieurs seins.

« — Vous lisez, maître ? »

Toute la lumière du jour avait nimbé le fluide, qui nous traversait, d'une teinte douce, rose et dorée, quelques remous seulement s'étaient fait sentir, mais comme un doux clapotis qui imprimait la peau de certains d'entre nous d'une légère rougeur.

« — Tu es en retard... »

Je fis semblant de ne pas avoir entendu sa remarque. Cette sculpture anthropoïde en face de mon maître commençait à me mettre mal à l'aise...

« — Qu'êtes-vous en train de regarder, maître ? »

— Tu veux parler de la statue qui trône dans mon bureau ? me demanda-t-il.

— Oui.

— Et toi, que vois-tu, Narciso ? Pourrais-tu m'identifier le corps que l'artiste a voulu représenter ?

— Je n'en sais rien... un monstre, sans doute.

— Un monstre ? En es-tu bien sûr ? Et, si c'est un monstre, lequel est-ce ?

— Je l'ignore, maître.

– Eh bien non, Narciso, répondit mon maître, ce n'est pas un monstre. Ce que tu vois là est une déesse de l'antique civilisation grecque qu'un ami archéologue est venu m'offrir aujourd'hui. Elle est très belle, n'est-ce pas ?

– Belle ? fis-je étonné.

Je commençai à me poser de sérieuses questions sur ses goûts en matière d'art.

– Oui, tu as devant toi la déesse Artémis.

– Et vous dites que les hommes ont pu trouver cette Artémis belle ?

Le maître nota sur mes visages plusieurs moues de dégoût et il se mit à rire.

– Mon ami archéologue l'a trouvée au large de l'océan atlantique, à l'endroit où, quatre mille ans avant nous, existait un pays qui se nommait la France. Ses habitants avaient pris l'habitude de collectionner les vestiges du passé, dont ceux de la civilisation grecque.

– Ce n'est pas une de leur déesse ?

– Non. Les habitants en France n'avaient alors plus de dieux ni de déesses depuis longtemps, d'après ce qu'on en sait.

– Et ils pouvaient apprécier d'avoir chez eux une telle statue !

– Qu'est-ce qui te gêne dans cette statue, Narciso ? me demanda-t-il.

Je pensai alors que mon maître se moquait de moi, tant il me semblait alors évident qu'on ne pût pas apprécier un tel travail. Et encore pouvait-on ici parler de travail ?

– Enfin, lui dis-je quelque peu gêné, vous voyez bien...

– Qu'est-ce que je devrais voir, Narciso ? Dis-le-moi.

– Eh bien, nos statuaires nous font, la plupart du temps, des corps ayant plusieurs membres, par exemple. Celui-là n'en a que quatre et l'ensemble est beaucoup trop symétrique pour qu'il plaise. La déesse n'a, par ailleurs, qu'un seul visage, et ses yeux, sa bouche et son nez sont placés à égale distance les uns des autres, comme si un jeune enfant avait décidé de confectionner l'une de ses faces, sans même en avoir parlé à ses parents.

Mon maître parut alors affligé par mes déclarations.

« – Que sais-tu des hommes d'il y a quatre mille ans, Narciso ? me demanda-t-il

– Rien, fis-je.

La question me semblait saugrenue. Pourquoi aurais-je dû m'intéresser à des peuples ayant vécu il y a plusieurs milliers d'années ?

– Rien ?

– J'en sais en tout cas suffisamment pour dire qu'une telle représentation

humaine ne peut pas plaire, ni à notre époque ni à la leur. La seule chose qui puisse paraître un tant soit peu riche et variée ici, c'est cette poitrine en grappe entourant le corps d'Artémis.

– Tu veux parler de ses seins ?

Une telle remarque m'irrita :

« – Oui, sa dizaine de seins, sa poitrine... Et, encore, a-t-on l'idée de porter les seins comme ça... Vous n'allez pas me dire que les hommes à l'époque ne choisissaient pas leur corps !

– Si, fit mon maître avec un ton méprisant. Personne, à l'époque, ne choisissait son corps comme nous le faisons. Il ne serait même venu à l'idée de personne de pouvoir choisir, cela dépassait l'entendement. Mais qu'est-ce que tu as appris à l'école ! »

Je devins alors perplexe. Mon manque de connaissances sur des sujets qui lui semblaient évidents le rendirent passablement furieux. En l'espace de quelques secondes, j'étais devenu pour lui un ignare. Un tel manque d'instruction lui paraissait même inconcevable.

« – Ils ne choisissaient pas ? demandai-je, sincèrement étonné.

– Mais personne ne choisissait, personne ! La seule chose qui était monstrueuse aux hommes de jadis est précisément ce que tu trouves beau. Les femmes, déesses grecques ou pas, n'avaient que deux seins. Si Artémis possédait des mamelles aussi généreuses, c'est qu'elle était la déesse de la fécondité.

Mon maître me regarda alors un long instant, puis il me demanda.

– Tu dois penser toi aussi que les dieux t'ont fait à leur image, n'est-ce pas ? »

J'essayai alors d'imaginer ce qu'avaient pu être l'aspect et la culture de nos ancêtres. Comment avaient pu vivre des femmes et des hommes qui ne pouvaient pas former, à leur convenance, sur leur corps, tel ou tel organe, selon les nécessités du jour ou les occasions du moment ? Comment était possible un tel phénomène biologique : un être, une créature qui ne pouvait pas, qui n'avait jamais été protéiforme... comme une pierre ou un arbre, oui, ou même certains oiseaux volant au-dessus des eaux superfluides ? Beaucoup d'animaux autour de nous vivaient encore ainsi. C'étaient des créatures ayant un métabolisme très simple, dont le tissu génétique et moléculaire était beaucoup plus lent, moins évanescent, vif et intelligent que le nôtre. L'évolution de ces espèces semblait s'être arrêtée, ou celle-ci prenait des siècles avant d'être notable. Nous avions appris à ne plus les considérer autour de

nous autrement que comme des créatures plus faibles et moins résistantes ; nous savions qu'elles existaient, mais nous ne les regardions pas.

Mon maître reprit :

« Il y eut une époque, bien avant la grande Mutation, où le corps de l'homme ne changeait pas, et, s'il changeait, c'était malgré lui, lors d'un accident, d'une maladie ou la vieillesse. Chaque homme ressemblait donc à son voisin et il n'aurait voulu pour rien au monde qu'il en soit autrement. La langue comme la culture reflétaient une telle disposition d'esprit. Chaque pays pouvait avoir une langue et une culture différentes de celle de son voisin, mais elles avaient toutes le même aspect : chaque chose, chaque être, chaque élément devaient rester les mêmes, comme cette Artémis ayant traversé les âges. Nos ancêtres recherchaient, au fond, quelque chose d'immuable et d'aussi inamovible qu'une statue de déesse, et ils n'auraient jamais désiré se fondre dans les éléments : l'eau ou l'éther leur semblaient des rêves moins propres à porter les aspirations d'un peuple que la pierre ou le marbre.

« Ils employèrent alors l'écriture pour conserver leur langue, leur histoire et leur science, et ils cherchèrent à propager leur culture vers d'autres cités et d'autres peuples qu'ils asservirent et colonisèrent souvent ; ainsi de la France qui chercha à agrandir son empire sur toutes les mers du monde, comme d'autres nations le firent avant et après elle. Les Grecs, d'où nous vient cette statue, en firent tout autant mille ans avant eux, et, comme eux, ils désiraient que les hommes retiennent leur nom.

« Puis, en partie à cause de leur démesure, en partie à cause de catastrophes naturelles, des calottes glaciaires, qui se trouvaient aux deux pôles de la Terre, fondirent, et l'eau recouvrit les deux tiers de notre planète. Des volcans et des fournaises surgirent aussi du magma primordial ; certains de nos ancêtres tentèrent alors de conquérir l'espace pour échapper à la mort, et ils échouèrent sur une exoplanète qui devint leur tombeau. Le globe s'ouvrit alors, tel le fruit du grenadier, et des nuées de feu et des fournaises s'abattirent sur le monde et le dévastèrent. Il en advint une ère nouvelle et, avec elle, des espèces apparurent ou se modifièrent. Les hommes, eux même, durent changer. Des branches leur apparurent leur permettant de vivre indifféremment à l'air libre ou dans l'eau, mais certains demeurèrent ce qu'ils avaient été avant ce qu'ils nommaient « l'ère du Chaos ». Ils étaient, comme cette Artémis que tu vois, avec un corps surmonté d'une tête, les bras en haut de ce corps et les jambes pendant en bas, mais, contrairement à elle, ils n'avaient que deux mamelles au

niveau du thorax. Les mamelles des femelles étaient cependant plus larges et plus volumineuses que les mamelons des mâles. Eux aussi pensaient, comme toi, qu'ils avaient été conçus à l'image des dieux. Comment auraient-ils pu imaginer autre chose, n'est-ce pas ? Qui aurait pu les contredire ? Personne. Il fallait que ce monde fût, avant eux, tel qu'ils l'avaient toujours vu durant leur enfance et qu'il restât ainsi jusqu'à la fin des temps.

« Des groupes, dispersés sur toute la surface de la Terre, se regroupèrent alors et ils firent ce que les hommes avaient fait avant la période du Chaos : ils défrichèrent de vastes arpents de terre pour les cultiver, ils domestiquèrent les bêtes et ils fondèrent des villes et des nations. Alors les guerres revinrent, plus cruelles et plus redoutables qu'elles ne l'avaient été jadis, et le feu nucléaire fut à nouveau employé, jusqu'à ce que des accords et des traités fussent signés. Le monde redevint une fédération d'États unis, comme il avait été jadis sur les continents perdus d'Europe et d'Amérique, et chaque état eut son propre gouverneur, ses parlements et ses tribunaux. Les anciens hommes dominaient alors les nouvelles races humaines qu'ils avaient asservies, comme, avant eux, les hommes d'avant le Chaos avaient eu leur dignité déterminée par la couleur de leur peau ou par leur lieu de naissance.

Là, mon maître prit un temps, puis il poursuivit ainsi :

« Il y a deux mille ans maintenant, le gouvernement fédéral, pourtant exclusivement formé d'anciens hommes, fit alors voter des lois abolissant l'esclavage sur notre planète : une nouvelle guerre mondiale s'ensuivit dont toutes les races humaines firent les frais, et, lorsque la guerre se termina, l'esclavage sembla avoir disparu. Ce fut une période incroyable, que l'Histoire a appelé « La Grande Reconstruction » ; anciens et nouveaux hommes vécurent alors en harmonie. Des écoles furent édifiées, dans lesquelles les enfants des deux cultures, avec ou sans branchies, étudièrent, et l'on vit – phénomène extraordinaire – des nouvelles femmes et de nouveaux hommes à la peau squameuse obtenir des postes importants sur tous les territoires.

« Mais les anciens esclavagistes ne l'entendirent pas de cette façon, et, à la faveur d'une crise économique, ils réussirent à se faire entendre au niveau fédéral, jusqu'à ce que le président du monde, nouvellement élu, leur laissât les mains libres. Il s'ensuivit alors une période de ségrégation qui dura plusieurs dizaines d'années. Beaucoup de nos ancêtres, ceux qui étaient capables de vivre sur terre et dans l'eau, voyant que l'existence à l'air libre leur était impossible, s'installèrent alors dans les fonds marins, aux abords des terres.

« L'histoire aurait pu en rester là. Après tout, nous-mêmes choisissons les personnes avec lesquelles nous voulons nous lier. Qui sommes-nous pour critiquer les goûts et affinités de nos ancêtres ? Chacun chez soi, les oiseaux dans le ciel et les poissons dans l'eau, et la mer comme la terre sont vastes, n'est-ce pas Narciso ? »

J'opinaï alors du chef, trop heureux que mon maître se souvienne de moi après son cours d'histoire. J'avoue que ses propos m'avaient quelque peu décontenancé. Comment avais-je pu ignorer à ce point ces différences entre nos ancêtres et nous-mêmes ? J'avais, certes, appris, en l'espace de quelques minutes, nombre de choses, mais, comme d'habitude, mon maître s'était laissé aller à discourir, sans même prendre la peine de voir si je le suivais.

« – Narciso, me demanda-t-il soudain, pourrais-tu choisir Artémis pour compagne ?

– Non, fis-je, sans même avoir réfléchi à la question. Maître, vous vous moquez de moi...

Mais mon maître, tout à son idée, reprit de plus belle :

– Essaie d'oublier un instant notre culture, Narciso, et imagine que, près de toi, habitent des foyers de femmes et d'hommes qui ressemblent à cette déesse grecque. Tu aurais toujours vécu au milieu d'eux depuis ton enfance.

Il me désigna alors la statue :

– Voici, Artémis, Narciso, ARTÉMIS ! Tu jouais avec elle sur la plage, quand tu étais petit. Tu as grandi avec elle, tu connais ses parents et sa famille. Alors, maintenant, dis-moi, admettant tout cela sur toi, ne pourrais-tu pas imaginer qu'elle est la plus belle femme du monde ? Ne pourrais-tu pas concevoir vouloir vivre avec elle sous le même toit, ta vie durant ?

– Cela reste abstrait, maître, fis-je gêné.

– Oui ou non, Narcisco ! rugit-il, puis, se reprenant tout de suite après : la question est, en fait, très simple. Dans une telle situation, est-il vraisemblable que tu puisses prendre Artémis pour femme ?

– Oui ! fis-je. Je peux entendre qu'une telle femme puisse me plaire, mais cela reste du cas d'école.

– Oui, Narcisco ! répartit-il, impromptu. Cas d'école ou pas, tu as dit oui ! De tout temps, vois-tu, l'amour a défié l'art et les frontières des hommes. L'amour traverse même l'eau, l'air, le feu et la terre plus vite et plus efficacement que nous. Cette statue, qui te semble actuellement monstrueuse, cette Artémis, tu peux imaginer vivre avec elle !

Je ris alors devant l'enthousiasme de mon maître.

- Et alors ? Où voulez-vous en venir ?
- Et alors ? Puisque tu l'aimes et qu'elle t'aime, vous voudrez, étant adultes, fonder une famille ensemble, n'est-ce pas ?
- Oui, c'est du domaine du possible...
- Et est-ce que ta propre famille ou tes proches l'accepteront ?
- J'espère que non ! m'exclamai-je.
- Tu espères que non ?
- Que voulez-vous me faire dire, maître ?
- Eh bien, ceci : que, comme l'amour dépasse ton entendement et qu'il est, comme cette statue, dieu ou déesse, il va t'entraîner plus loin que tu n'aurais voulu. Pour te marier avec elle, vous allez devoir aller dans l'état voisin, qui se trouve autoriser le mariage entre anciens et nouveaux hommes, et, comme si de rien n'était, vous rentrez chez vous.
- Oui, c'est juste.
- C'est juste, certes, mais tes voisins ne l'entendent pas ainsi, Narciso. Qu'un ancien homme – car tu es un homme de l'ancienne race, de celle ayant existé avant l'ère du Chaos – qu'un homme tel que toi, dis-je, puisse se marier avec un poisson, un batracien vivant dans l'eau, imagine, qu'as-tu fait ? Personne ne peut supporter ton acte, Narciso ! Alors, quelqu'un dénonce votre mariage et vous vous retrouvez tous les deux, Artémis et toi, mis en prison, le temps que votre procès ait lieu.
- Je peux aussi comprendre qu'une telle union puisse indigner nos proches, maître, répliquai-je alors.
- N'est-ce pas, Narciso, nous comprenons tous qu'une telle union scandalise ! Puis le procès arrive, et l'avocat, qui vous défend, vous prie de vous déclarer, à la barre, coupables tous les deux, afin de réduire votre peine. Après tout, ce que toi et elle vivez est contre-nature, avoue-le. Accepterais-tu toi-même qu'un de tes frères s'unisse à une telle femme ?
- Je vous entends venir, maître, dis-je.
- Alors, le juge vous condamne tous les deux à la prison, à moins que vous ne quittiez l'état, où vous vivez depuis toujours, vingt-cinq ans durant. Et vous partez : vous n'avez pas d'autre choix que d'accepter la sentence du juge et de plier bagages. Vous vivez maintenant dans un état voisin, qui accepte les mariages mixtes, et vous avez trois enfants... Puis, prenant un air scrutateur : que fais-tu alors ?

– Rien, lui répondis-je, je travaille, j'élève mes enfants et je vis avec ma femme.
– C'est cela. Tu vis comme si de rien n'était, comme si toute cette histoire n'avait pas eu lieu. Après tout, si ton union dérange une certaine partie de la population, cela la regarde. Vous vivez donc ainsi, loin des vôtres et du pays qui vous a vu naître : toi, tu as repris ton travail de charpentier et Artémis s'occupe de votre maison et des enfants.

Mais Artémis ta femme, elle, ne l'entend pourtant pas ainsi, pas plus elle, d'ailleurs, que nombre de femmes-poissons qui vivent, comme elle, sur toute notre planète. Depuis plusieurs années déjà, sa race s'organise et elle lutte obstinément pour faire respecter ses droits. Il y a aussi des manifestations, des sitings et des boycotts aux quatre coins du globe, et ces manifestations et ces revendications ont pris de telles proportions qu'un président fédéral a dû promettre de faire entendre la cause des hommes nouveaux. Désormais, ta femme et les poissons comme elle ne doivent plus être des citoyens de seconde zone ; ils n'ont plus à devoir vivre dans les eaux des mers, sous prétexte que la Terre est réservée aux anciens hommes.

– C'est juste, murmurai-je.

– C'est juste, n'est-ce pas ? Mais cela te chiffonne quand même. Pour toi, chaque homme a le droit de se marier avec la femme qu'il aime. Pourquoi devrait-on se battre pour ce qui est naturel ? Cela n'a pas de sens commun. »
Je me mis à rire alors. Mon maître, avec son histoire, avait réussi à me faire entendre que ce que je considérais jusque-là comme étant naturel n'était pas aussi clair que je l'aurais pensé. Je me retrouvais maintenant à devoir défendre une union que, quelques minutes auparavant, j'avais trouvée impensable.

« – Ta femme écrit alors au président de la Terre.

– Grand bien lui fasse !

– Oui, mais le plus fort, c'est que celui-ci lui réponde ! L'homme le plus puissant du monde lui écrit, il lui dit qu'il faudra qu'elle demande que son affaire aille devant la Cour suprême, afin que la décision du juge, de l'état d'où elle vient, puisse être annulée.

Après une telle décision de la Cour la plus importante du globe, aucun mariage mixte ne pourra être interdit, et c'est ton couple qui a été choisi pour un tel événement historique. Félicitation, Narciso ! Le moment est important, n'est-ce pas ? Que fais-tu alors, Narciso ?

– Rien. Si ma femme veut qu'on revienne dans nos pénates, je ne peux que

l'encourager dans ses démarches.

– C'est exactement cela. Tu respectes le choix d'Artémis. Tu considères naturellement que tes enfants ont le droit de vivre à l'endroit où tes parents et ta famille vivent. Mais toute cette affaire, pour toi, va trop loin, n'est-ce pas ? me demanda-t-il.

– Oui, maître, toute cette histoire va trop loin, répondis-je ironiquement. Je suis heureux que vous vous en rendiez compte !

Il me regarda alors fixement.

– Pourquoi, fit-il, pourquoi, selon toi, cela va-t-il trop loin ?

– Ecoutez, j'entends que ce que j'ai vécu soit injuste, mais, de là, à en appeler au chef suprême pour que je puisse revenir où je suis né, il y a un pas. Pourquoi mon histoire devrait-elle intéresser le monde entier ? Car c'est de cela dont il s'agit : le monde entier, maintenant, me regarde, comme vous, fixement : je suis celui qui devra comparaître avec Artémis devant la cour suprême. Pourquoi devrais-je encore affirmer en public des goûts et des choix qui me sont personnels et qui n'intendent à la vie ni à la propriété de personne ?

– Être convoqué par la Cour suprême pour défendre ses droits est un grand honneur, Narciso, on comprendrait mal que toi ou ta femme refusiez de comparaître devant elle ! me répondit-il sur le ton du reproche.

– Je croyais auparavant avoir le choix d'aimer qui bon me semblait et vous m'avez fait entendre qu'il n'en est rien. Je ne suis pas seulement l'image qu'un miroir me renvoie, m'avez-vous expliqué, car ce que dans mon reflet je trouve naturel ou beau est ce qui est, avant tout, conforme à la culture à laquelle j'appartiens ; de même pour les femmes et les hommes que je trouve beaux, naturels ou que je pourrais aimer. Et, maintenant, pour que nous ne soyons plus bannis du lieu qui nous a vu naître, il faudrait que, moi et ma femme, nous redisions au monde entier que nous nous sommes unis, qu'elle et moi nous nous aimons malgré ce que les hommes trouvent beaux ou laids, naturels ou contre-nature ! Non, lançai-je, si l'on me demandait de me défendre devant l'humanité tout entière, je n'irais pas, car cela aussi est injuste. Nous n'avons pas à revendiquer des choix qui nous sont personnels ! Et Artémis, elle non plus, n'irait pas, elle saurait que j'ai raison sur ce point !

– Bien, renchérit mon maître, je respecte ton choix. Alors, que faut-il que la Cour suprême sache sur toi et ta femme ? Que voudrais-tu dire pour te défendre, puisque tu refuses d'aller jusqu'à elle ?

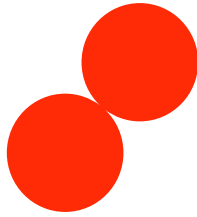
– «Dites-leur que j'aime ma femme.», répondis-je. C'est le seul argument que je pourrais avoir si je me trouvais dans une telle situation, et c'est le seul argument qui tienne.

– Oui, c'est le seul argument à avoir, Narciso, hurla mon maître enthousiasmé, si simple et évident qu'on se demande encore pourquoi des hommes aient pu se battre pour lui ! Et c'est aussi le message qu'un ancien homme a voulu donner pour défendre, à contumace, son mariage avec une femme nouvelle : «Dites-leur que j'aime ma femme.», voilà tout ! Les historiens pensent qu'il s'appelait Richard Loving. Depuis ce jour, anciens hommes et femmes nouvelles peuvent s'unir librement et fonder une famille. Si nous en sommes là encore aujourd'hui, c'est aussi un peu à cause de ce Richard Loving dont l'affaire de mariage fut présentée à la Cour suprême qui autorisa, après lui, les mariages mixtes !

Mon maître reprit enfin son souffle.

– Il est tard, Narciso, la leçon est finie. Je suis très content de tes réponses, vraiment ! Et, pour te récompenser ce soir, je t'offre la statue d'Artémis, en espérant que notre petite expérience de pensée t'a permis de la voir et de l'adorer, comme ont pu la voir et l'adorer les habitants de la Grèce antique. Prends Artémis, Narciso, elle est à toi. Tu es plus digne que moi d'en prendre soin, maintenant. Aime-la comme Richard Loving a aimé sa femme ! »

Après cela, je pris congé à contre-cœur en emportant la statue. Sur le chemin du retour, sentant dans mon dos le lourd corps d'Artémis briser mes échine et les ondes du soir mugir à travers le fluide illuminé des étoiles, je fulminais contre l'attitude ironique de mon maître et son cadeau empoisonné. Cela fait maintenant vingt ans que cette statue se trouve chez moi. Maître est mort il y a deux ans, et j'ignore pourquoi je garde encore son présent. Que des hommes aient pu trouver belle Artémis me semble toujours une énigme aujourd'hui. Regardez-la, regardez Artémis et sa grappe de seins entourant sa poitrine. Comment peut-on aimer une telle silhouette, dites-le-moi. Qui pourrait me dire comment aimer une telle déesse venue du fond des âges ? Qui ? Si vous êtes capable de me donner une réponse convaincante, je vous la donne, je vous donne Artémis sur le champ.



OSCAR ET DOUCE PLUIE

Valérie Saubade

D'abord, je n'ai vu que son masque en tissu. Vert clair avec des clochettes de muguet. Frais, printanier, presque primesautier. Le muguet, ça porte bonheur selon les Français, comme les fers à cheval et les pattes de lapin. Mais ça ne protège pas du Virus. Un virus avec une majuscule car omniprésent, qui se balade et fauche depuis maintenant trois ans. Faut faire avec.

Puis j'ai vu ses yeux. Noirs. Immenses. Un regard attentif, intelligent. Bienveillant. Un peu comme celui d'une infirmière qui vous tient la main jusqu'au bloc, assurant qu'elle restera avec vous jusqu'à la fin, sans donner plus de précisions.

Elle, c'est Dambi. Ça veut dire Douce pluie. C'est la nouvelle étudiante. Elle est coréenne. Elle a 20 ans. On s'est tous présentés, en souriant derrière nos masques. Après, elle s'est assise à un mètre de distance de Fernando, à sa droite. Stephen, installé à sa gauche, s'est déporté de vingt centimètres supplémentaires, au cas où.

J'ai rencontré Fernando et Stephen à l'Alliance française. Fernando est espagnol, sportif et très bavard. Il tenait un bar à tapas à Madrid, une victime collatérale du Virus. Il avait installé des parois en plexiglass pour protéger ses clients. Très peu sont revenus. «L'Espagnol déteste faire la fête derrière un hygiaphone.» m'a-t-il expliqué.

Il a vu que j'observais Dambi en catimini. Elle est vêtue simplement d'un jean et d'un pull beige. Ses cheveux noirs sont brillants, avec une raie au milieu, impeccablement tracée. Fernando me sourit, complice. Comme d'habitude, son masque est de travers. Il est comme ça, Fernando. Il aime se distinguer du commun des mortels, disons ceux qui n'ont pas encore succombés. Stephen est australien et hypocondriaque. Grand et anguleux. Son masque FFP2 lui dissimule presque entièrement le visage, d'autant qu'il porte des lunettes aux verres épais. Comme d'habitude, il a enfilé deux paires de gants. A plusieurs reprises, la professeure a dû lui rappeler le règlement. Les surblouses, les charlottes en papier et les visières sont interdites pour les étudiants. Cela freinerait la communication. Il est assis au fond de la classe, le plus près possible de la fenêtre, qu'il veille à ouvrir toutes les deux heures. Cet hiver, il s'est disputé avec Lena qui lui reprochait cet excès d'aération.

Une Italienne courtoise mais transie. Stephen était comptable à Sidney. Il a décidé de changer de vie, de pays et de métier. Il ne sait pas encore ce qu'il va faire. Mais il est sûr d'une chose, il ne s'occupera plus de gestion ni de finance. Il y a deux semaines, souriant derrière son masque, les lunettes un peu embuées, il nous a annoncé qu'il avait enfin trouvé sa voie. Œnologue. Je l'ai prévenu que c'était un métier de contact. Il réplique que rien ne l'obligeait à quitter son chai, exempt de toute contamination.

Moi, c'est Oscar. J'ai 24 ans, je suis Suisse allemand. Grand, blond. Très timide. Je suis sorti major d'une école de commerce. Mon père dirige une fabrique de montres. Il est rigoureux, minutieux, tatillon. Un stéréotype ambulant. Il a décidé que je prendrai sa suite. «L'avenir, ce sont les pays émergents.» ne cesse-t-il de dire. Il voulait que j'apprenne le chinois. C'est la raison pour laquelle j'étudie le français. J'ai beau ajuster mon masque fort civilement, je suis un peu un rebelle, comme Fernando.

Le cours débute. Je cesse de détailler Dambi en douce, alors que la professeure affiche au tableau la première page de son PowerPoint. Elle s'appelle Catherine. Mais elle insiste pour qu'on l'appelle Kate. C'est pas très typique, mais ça lui fait plaisir. Elle est rousse avec de courts cheveux et des taches de rousseur qui courent sur son visage. Je lui donne environ quarante ans. Elle est menue. Dynamique, toujours souriante. Très polyvalente. Capable de dégainer quatre synonymes d'affilée tout en animant la classe sans s'emmêler les pinceaux entre ses notes et le manuel numérique. C'en est parfois fatigant, une telle exubérance, un enthousiasme si frais, dès le matin.

De son stylet, elle pointe le tableau, où sont notés l'objectif du jour et la tâche finale. C'est très bien d'annoncer l'objectif, on sait où on va, on ne risque pas de se perdre en route. La tâche finale, elle, m'effraie toujours un peu. D'autant que Catherine, je veux dire Kate, ne nous relâche jamais avant qu'on en soit venus à bout. Fernando, lui, s'en moque. Il déjeune à 16 heures. Ça lui laisse de la marge pour l'achever, cette foutue tâche.

Kate montre la page suivante. Une citation de Flaubert. «L'avenir nous tourmente. Le passé nous retient. C'est pour ces raisons que le présent nous échappe». L'avenir, je comprends qu'il nous inquiète, avec ce Virus à la noix. Le passé, là je ne suis pas d'accord. Je suis plutôt content d'avoir quitté la

Suisse et mon père. J'ai beau cogiter, c'est le sens profond de cette citation que je ne retiens pas.

C'est ainsi tous les matins. Catherine, pardon, Kate, nous balance une phrase et nous demande ce qu'on en pense. Pour moi, neuf heures, c'est un peu tôt, pour réfléchir à ce genre de questions juste après le café. « C'est pour nous sensibiliser. » m'a expliqué Stephen. Avant de s'inscrire au cours, il a lu nombre d'ouvrages de didactique en français langue étrangère, pour se préparer.

« De quoi parle le texte ? » demande Kate, pointant un stylet accusateur vers Fernando, occupé à lire ses messages en douce. Il sursaute, laisse échapper son portable. Kate reporte son attention sur Dambi, répète la question d'un ton un peu sirupeux, celui qu'elle réserve aux nouveaux étudiants les premiers jours. Dambi répond sans hésitation. C'est la première fois que j'entends sa voix suave, soyeuse. J'oublie tout. L'objectif, la tâche. Le Virus.

Mais la pédagogie me rattrape. De quoi parle le texte ? Vérifions nos hypothèses. Au début, je paniquais à l'idée qu'elles soient fausses, mes hypothèses et que la classe entière s'en aperçoive. « C'est juste pour checker que globalement, tu as compris. » m'a rassuré Stephen. « Que t'es bien à la bonne page. » a ajouté Fernando.

Je regarde subrepticement ma montre. Une Titanium opalin 38 MM. C'est mon père qui me l'a offerte pour mon diplôme de l'école de commerce. Avant que je ne lui annonce mon souhait d'étudier la langue de Molière.

Onze heures. Nous en sommes à l'extraction du corpus. Un travail de forçat. Fernando, lui, commence à trouver le temps long. « Qu'elle nous la donne, sa règle, et qu'on n'en parle plus. » grince-t-il. Mais Kate ne l'entend pas ainsi. Le corpus, c'est son graal, sa liturgie. Elle s'anime sous sa visière, elle sautille presque tout en agitant son stylet. L'accord du participe passé, c'est sa marotte. La tension retombe, après l'extirpation aux forceps de tous les participes. Nous conceptualisons avec application, penchés sur nos ordinateurs. Stephen met un peu plus de temps que les autres. Du vert pour l'accord en genre. Du bleu pour l'accord en nombre. Du rouge pour les exceptions. Du

jaune pour les exemples qui lui posent problème. Il y a aussi quelques touches de violet, dont j'ignore la fonction. Son écran ressemble à un arc-en-ciel. Je jette un œil à Dambi, qui a également terminé l'exercice. Elle pose son regard doux sur moi. Je baisse illico la tête, avec des rougeurs de demoiselle heureusement dissimulées sous mon masque. J'en oublie de sauvegarder. Exit le repérage, le corpus et la conceptualisation. Et sans corpus, on n'est rien. J'ai demandé un jour à Kate, si on ne pouvait pas s'en passer de temps en temps, histoire de souffler un peu. « C'est impossible, a-t-elle répondu, d'un ton catégorique. Sinon ça va être un grand bazar dans l'unité didactique. » Je n'ai pas insisté.

Fernando se tortille sur sa chaise. Kate a compris le message. C'est l'heure de la pause. On arrête de conceptualiser. Stephen, Fernando et moi quittons la classe pour le premier service. C'est la règle. Pas plus de trois devant la machine à café et il faut s'inscrire tôt le matin. « Cette fois, ça va marcher. » se convainc Fernando. Il sort sa perche télescopique dont l'extrémité en forme de pince de crabe est censée saisir le gobelet du distributeur. Il a l'intention de la commercialiser, pour se relancer, après l'échec des tapas. J'ai eu beau lui rappeler que ce genre de canne existait déjà, en plastique, en bambou, et même en blanc pour les aveugles, il n'en démord pas. Sa perche télescopique, prédit-il, sera aussi révolutionnaire que le parapluie pliant en son temps.

« Et hop ! » s'exclame-t-il, en ramenant la perche à lui, avec le geste sûr d'un pêcheur de carpe. Le café est presque à portée de main. Stephen et moi, nous retenons notre souffle. Surtout Stephen qui m'indique d'un geste que cela fait presque quinze minutes que nous nous trouvons dans une dangereuse promiscuité. Las, à moins de dix centimètres, le gobelet choit lamentablement. Fernando replie sa canne, après l'avoir désinfectée avec la lingette que Stephen lui a obligeamment tendue.

J'entends un léger rire cristallin tout en retenue. Dambi a assisté à la scène. Regarde Fernando avec amusement. Ses yeux noirs en amande lui sourient et l'encouragent, tout à la fois. Je suis déjà jaloux. Stephen montre des signes d'inquiétude. On a dépassé le temps réglementaire de trois bonnes minutes. Avant de rentrer dans la classe, il se lave deux fois les mains, par précaution.

Le temps file. Nous ne sommes pas loin de la tâche finale tant redoutée. Kate divise la classe virtuellement, parce qu'une tâche finale, on la joue collectif, on reste solidaire, tous unis dans l'effort. Aujourd'hui, nous travaillons en binôme. Je tombe sur Stephen, beaucoup plus décontracté et bavard sur Zoom que dans la vie réelle. Il m'apprend que Dambi vient de Séoul, où elle étudie l'histoire de l'art. Mais que, d'après la BDD, elle ne reste qu'en S1. Je le regarde sans comprendre. « Ça veut dire que tu n'as plus que quatre jours pour la séduire, crétin, me dit-il tout de go. C'est marqué dans la BDD. » Je noie le poisson. « Et comment se fait-il que tu aies accès à la BDD ? » je ricane. Une banque de données c'est très sécurisé, un peu comme une banque suisse. « J'ai mes entrées. » avoue Stephen, en rougissant un peu.

En parlant d'entrée, voilà que Kate s'invite dans notre classe perso pour voir l'avancée de la tâche. Elle fronce les sourcils en constatant qu'on a un peu stagné, avec ces histoires de semaine qui passe trop vite et de BDD. Je m'en moque un peu. Vendredi, Dambi sera partie. Je n'ai vu que ses yeux mais je veux les contempler pour l'éternité.

La perche en berne, Fernando nous rejoint au parking à vélo. « On a quinze minutes, pas plus. Et 4 m² par personne, rappelle Stephen. « Quatre jours, trois heures de cours, dont quarante-cinq minutes de travail en binôme sur zoom, ça te fait 180 minutes pour séduire Dambi avec son départ. » calcule-t-il. Ou plutôt 150 minutes, si on déduit les arrivées inopinées de Kate dans ta classe virtuelle, pour surveiller l'exécution de la tâche. »

J'ai donc moins de trois heures pour séduire Dambi. C'est peu et très long à la fois, lorsqu'on est comme moi, un peu empoté avec les filles. A l'école de commerce, c'était plutôt facile. Les étudiantes savaient que j'étais le fils de mon père, ce qui me rendait terriblement séduisant.

« L'essentiel, c'est de l'écouter. » me conseille Fernando qui est sorti avec une étudiante hollandaise, puis a fréquenté une Suédoise avant de poursuivre son tour d'Europe du nord avec une Norvégienne. En France, on sort, on fréquente, on conclut. Toutes ces circonvolutions pour dire qu'on a un rapport sexuel. En Suisse, on appelle un chat un chat. C'est précis. Net et sans bavure.

«Je ne suis pas d'accord, intervient Stephen, un œil sur son chronomètre. Une femme, faut lui parler pour la séduire.» Je n'ose pas lui demander si c'est comme ça qu'il a eu accès à la BDD. «D'accord, mais de quoi ? » je demande, un peu perdu.

Stephen sort de sa poche un carnet et un stylo à usage unique. C'est un peu compliqué d'écrire avec une double paire de gants. «Commence par le début, conseille-t-il. Dis-lui pourquoi tu étudies le français.» Là je sèche. Je ne me vois pas expliquer à Dambi que c'est pour fuir mon père, ça ferait un peu famille dysfonctionnelle. «On n'a qu'à reprendre la fiche d'inscription et s'en inspirer. Il y a plein de propositions à cocher.» poursuit Stephen. Joignant le geste à la parole, il se connecte sur le site. «Etudes, vie professionnelle, autre.» énumère-t-il. «Je crois que je suis plutôt `autre´.» je décide finalement. «Ben on n'est pas couchés.» soupire Stephen, derrière son masque FFP2. Il consulte nerveusement sa montre. Ça fait presque dix minutes qu'on est regroupés. Quant à Fernando, il se désintéresse de mon cas. Balaie l'air avec sa perche, à la manière d'un club de golf.

«Ok, on retourne en classe ! On n'arrivera à rien sur ce parking. D'ailleurs, ça fait seize minutes qu'on est regroupés. Une de trop !» décide Stephen. Je le suis, un peu perplexe. Les salles sont interdites aux étudiants non accompagnés, un peu comme les enfants dans les magasins. «J'ai le pass.» indique Stephen. «Tu l'as eu comment ? » je m'étonne. «J'ai mes entrées.» répète-t-il sibyllin. La BDD et le pass, ça commence à faire beaucoup. Peut-être que Catherine et lui... Il me tire de mes réflexions. «Tu entres en premier dans la classe. Tu essuies la poignée de la porte avec une lingette. Tu aères une demi-heure. Pendant ce temps, tu t'assois au fond de la classe et tu crées une classe zoom. Je te rejoins après.»

Trente minutes plus tard, il s'installe au bureau de Catherine – un autre indice. Nous nous retrouvons dans notre classe virtuelle. «Pendant que tu aérais la pièce, je suis allé sur Internet. J'ai trouvé un site intéressant.» Je rentre l'adresse : <https://www.mon-poeme.fr>. «Tu vas dans la rubrique `poèmes–courts´, m'indique-t-il. Y a des trucs sympas.»

*Je t'aime douce et câline
Je t'aime espiègle et taquine
Toi que j'aime d'amour
Toi qui hantes mes jours
Maxalexis*

Je fais la moue. «Je sais pas si Dambi est réellement espiègle. Ni taquine. C'est un peu tôt. Et d'abord, c'est qui, ce Maxalexis ? Il est connu ? » « On s'en fout de l'auteur, c'est le concept qui est important. » me répond Stephen, me proposant un nouveau poème.

*Heureux celui qui près de toi soupire
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux
Ce doux accent et ce tendre sourire
Il est égal aux dieux*

Cette fois, Stephen a viré le nom de l'auteur pour ne pas me perturber. Je suis tout de même un peu indécis. «Les beaux yeux, je suis partant, je réfléchis à haute voix. Mais le sourire tendre, là, je suis pas très sûr, à cause du masque. Il ne me semble pas non plus que Dambi ait un accent. En tout cas, pas comme Fernando, qui prononce tous les S. Va pas lui dire, il se vexerait.»

J'entends Stephen souffler à l'autre bout de la classe. «On va tenter quelque chose de plus classique. Tu connais *Le bourgeois gentilhomme* de Molière ? » demande-t-il.

J'acquiesce. Catherine, disons Kate, aime beaucoup les auteurs du dix-septième siècle. On a étudié des textes de Racine, Corneille et Lafontaine. Un peu compliqué, notamment lorsqu'on doit extraire le corpus. Lors de l'atelier cinéma qu'elle anime, nous avons visionné tous les films de Louis de Funès. Côté chansons, elle nous a fait découvrir Charles Trenet, Georges Brassens, Franck Alamo et Georgette Lemaire. Fernando lui a un jour demandé si elle avait entendu parler de Grand Corps malade. Elle l'a regardé bizarrement.

« C'est une tirade fameuse, un peu comme le nez de Bergerac. » souligne Stephen. J'acquiesce, tout en me demandant qui c'est, ce Bergerac. Je lis laborieusement le texte.

*Le maître de philosophie : « On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.
Ou bien : D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux.
Ou bien : Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir.
Ou bien : Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font.
Ou bien : Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour. »*

Je commente « C'est bien, mais un peu redondant. » J'aime bien ce mot, « redondant ». Kate nous l'assène parfois à l'improviste, histoire de vérifier qu'on est à jour avec les voyelles nasales.

« Ça peut l'impressionner, à Dambi, me persuade Stephen. Un type qui est capable de survivre à une telle tirade, on sent tout de suite qu'il ne s'en laisse pas compter dans la vie. » Je reste méfiant. « Le problème, c'est que moi, ça me perturbe, un tel désordre dans la syntaxe. »

Mais Stephen ne m'écoute pas. « Bon, faut y aller. Je dois remettre le pass. » Je n'ose toujours pas lui demander à qui. Il éteint son ordinateur. Le nettoie avec une lingette. « Tu aères la pièce pendant une demi-heure avant de quitter la salle. » commande-t-il. Je lui fais observer que ça ne sert à rien. La femme de ménage va s'en charger demain matin. Il me toise, sévère. « C'est le proto-cole. Donc on le suit. Et surtout ne touche pas la poignée. Tu donnes juste un coup d'épaule à la porte. N'oublie pas non plus de te savonner les mains. Jusqu'au coude. » Je le hèle alors qu'il franchit le seuil. « Et pour Dambi, je fais quoi ? ». Il se retourne à peine. « Un copier-coller de tout ce fatras. Après tu improvises. »

Le temps que je sélectionne une des phrases du maître de philosophie, on est déjà mercredi. C'est décidé, c'est aujourd'hui que je parle à Dambi. En tête à tête, yeux dans les yeux, sans sourire à cause du masque et à un mètre de distance. J'arrive une demi-heure avant le début du cours. Stephen est déjà là, à s'inscrire pour le premier service. Je l'interromps juste avant qu'il ne

marque son nom en haut de la liste. Prends un ton convaincant. « Tu serais super sympa si tu laissais ta place. Je pourrais inviter Dambi à prendre un thé au distributeur. Fernando est d'accord pour me prêter sa perche télescopique. Donc je commande un thé. Je le renverse grâce à la perche. Ça fera un bon début de conversation. » Stephen me regarde, l'air désolé. « T'es un ami, mec, mais là, désolé, je ne peux pas t'aider. Je prends toujours le premier service, tant que le distributeur est encore stérile. Vois avec Fernando. » Pour une fois, celui-ci est à l'heure. Il prend négligemment une lingette, rajuste son masque, toujours de travers. Je réitère ma demande. « Pas de problème fiston, je laisse ma place à Dambi. » Je le remercie chaleureusement. « Pas de quoi. Je vais m'inscrire au troisième service. En ce moment, je suis sur Lena. Elle prend toujours son capuccino à 11 h 10. » Je le regarde, suspicieux. « Ça veut dire quoi, tu es sur Lena ? » « Que je compte sortir avec elle. » « Tu veux dire la fréquenter ? » « Ben oui, tenter de conclure ce week-end. » « Je croyais que tu visais le nord de l'Europe ? » je rétorque. « Elles sont un peu réfrigérantes. Une Italienne, ça me changera. » Je lui souhaite bonne chance. Me retourne vers le tableau. Mais un étudiant s'est déjà inscrit à la place de Fernando, pour le premier service. Pas de bol, c'est Tony.

Tony, c'est Yuan Zhang-Jian. Il a choisi Antoine comme prénom français. Mais tout le monde le nomme Tony, à l'américaine. C'est un gros garçon avenant. Il a débarqué il y a deux ans en France. Pour apprendre la cuisine française. Sauf qu'il mange tous les soirs avec des baguettes au restaurant chinois tenu par son cousin, lui-même venu en France trois ans plus tôt afin de s'initier à la gastronomie hexagonale. C'est la cinquième fois que Tony redouble cette classe. Il se murmure qu'il a un sérieux problème avec le subjonctif. Pour limiter les frais, il gomme à chaque fois les réponses qu'il a précédemment écrites. Ce n'est plus un manuel, c'est un parchemin.

Je fonce vers lui. Freine à un mètre de distance réglementaire. L'implore de prendre son thé plus tard. « Pas de problème, sourit-il. Je me déporte, si tu veux. A propos, il faut qu'on se ferait un petit repas chez mon cousin. Tu sais tenir les alimentations avec les baguettes ? » Je ne réponds pas. File vers le tableau d'affichage. Pour découvrir que Dambi s'est déjà inscrite. Au cinquième service. Avec Birgit, une prof allemande à la retraite et Madison, une comédienne anglaise en mal de rôles. « Tu n'y peux rien. Elles forment

un trio extrêmement soudé.» commente Stephen, pour me consoler.

Le cours se déroule avec lenteur. Kate nous a séparés en classe virtuelle, pour rendre plus ludique le repérage des verbes à l'imparfait du subjonctif. Je forme un binôme avec Birgit, la copine de Dambi, qui élabore notre corpus avec efficacité. A un mètre de distance, Fernando semble bien s'amuser. Je lui lance un regard interrogateur. Il tourne vers moi l'écran de son ordinateur. Je découvre le visage souriant de Léna, son binôme du jour. Le cours s'achève. Birgit envoie à Kate une production écrite impeccable. Elle s'est beaucoup investie dans l'élaboration de la tâche finale. Deux cent vingt mots pour décrire ses vacances à la manière de Proust débarquant en villégiature à Cabourg avant l'avènement des congés payés. Elle a pondu deux cent dix-huit mots et treize verbes à l'imparfait du subjonctif. Elle les a recomptés deux fois.

Fernando quitte la classe. Je m'apprête à en faire de même. Mais Tony me bloque le passage. « Je souhaiterais que nous prissions le rendez-vous pour dévorer le dîner avec leurs baguettes. » Je réponds avec plaisir mais qu'on verra plus tard, avant de rattraper Fernando. « Comment t'as fait, pour te retrouver en binôme avec Léna, peinar dans une classe perso ? » je lui demande, plutôt énervé. « J'ai eu du bol, frérot. La formation des classes zoom, c'est aléatoire. T'auras peut-être plus de pot demain. » Mais demain c'est déjà jeudi. Et dans deux jours, Dambi finit sa S1 si l'on en croit la BDD.

Le lendemain, je retrouve Stephen, devant le tableau. « Tu ne t'es pas inscrit pour le premier service ? » je demande, étonné. « J'ai beaucoup réfléchi. Je vais laisser ma place à Dambi. J'ai apporté un stock de lingettes, pour essuyer les boutons du distributeur, vu qu'il n'est plus stérile dès le deuxième service. » Je le remercie, ému. C'est un véritable ami. Mais ça ne change rien au problème. Dambi forme un bloc compact avec Birgit et Madison. « C'est peine perdue, elles sont unies comme les doigts de pied. » je me désole. « De la main, Oscar, de la main. » me corrige Stephen, gentiment. Sans ce maudit virus, je suis sûr qu'il me prendrait dans ses bras. Il se contente de me sourire derrière son masque FFP2.

Kate entre en coup de vent dans la classe. « Aujourd'hui, nous allons parler de l'écriture inclusive. » annonce-t-elle avec enthousiasme. Nous hochons tous gravement la tête. D'un coup de stylet énergique, elle envoie la citation

du jour. « On ne naît pas femme, on le devient. Simone de Beauvoir » Birgit et Madison multiplient les interventions. Dambi ne dit pas un mot. J'aime sa discrétion. Aucun des étudiants ne mouffent. Même Fernando n'a rien à dire. Le féminisme, c'est pas vraiment un truc de mecs. Puis Kate projette fissa la déclaration de l'Académie Française, hostile à ce projet. Vite fait, on repère, on construit le corpus et on conceptualise. C'est là que Kate fait apparaître la douzième page de son PowerPoint. Tout sourire, elle nous dévoile la tâche finale : prendre à notre tour position sur cette épineuse question. Tony lève la main, pour demander s'il faut de nouveau employer l'imparfait du subjonctif. Kate répond que le plus important c'est la pertinence de notre argumentation. Avec des articulateurs si c'était possible. Elle se penche sur son ordinateur pour composer les binômes. Je ferme les yeux. Avec un peu de chance...

« C'est bien que nous sussions là, tous les deux. » Atterré, je découvre le visage souriant de Tony sur mon écran. « A ton avis, tu en penses de quoi de cette manifestation ? » me demande-t-il. « Ben, ça n'a pas l'air mal. » je réponds, évasif. En face de moi, Fernando me fait un clin d'œil. J'ai compris, il est sur Léna. Kate semble avoir saisi mon désarroi. Elle s'approche. Me tapote l'épaule avec son stylet. « C'est formidable, Oscar, cette occasion d'échanger avec Tony. Je suis sûre que cela va être très enrichissant ! » L'interculturel, c'est l'autre passion de Kate, avec l'accord du participe passé. C'est ainsi que nous avons appris qu'un Britannique avale son sandwich au concombre à midi pile, alors qu'un Espagnol se fait réchauffer une part de paëlla au micro-ondes vers quinze heures. Qu'on ne tient jamais la porte à une dame en Allemagne et qu'on ôte fissa ses chaussures chez un hôte japonais. Fort heureusement, c'est l'heure de la pause. Je découvre que Stephen, ce traître, a laissé sa place à Lena au premier service. Nonchalamment appuyé sur sa perche télescopique, Fernando écoute celle-ci avec attention, le regard ténébreux. Le temps que je prenne mon café, il a déjà réduit de trente centimètres la distanciation sociale.

« C'est tout bon. On va leur la le envoyer. » décide Tony. Comme on n'avait pas beaucoup d'idées, on a dit qu'on était tout à fait en faveur de l'écriture inclusive. Dix lignes, c'est un peu léger, pour une tâche de cette envergure. Histoire de me dédouaner, j'explique à Kate qu'on s'est un peu perdus avec

Tony dans l'interculturel. Elle me sourit, ravie. « Peut-être devrais-je vous mettre plus souvent ensemble. »

Je déboule sur le parking à vélo. Fernando est en train de replier sa perche, visiblement content de lui. « Tu fais comment ? Je l'alpague. Ça fait deux fois que tu zoomes en classe perso avec Léna ». « J'ai la baraka, c'est tout. » fait-il fuyant. Stephen a assisté à l'échange. Il se rapproche à un mètre cinquante. Il a l'air fatigué. « C'est l'écriture inclusive qui t'a mis dans cet état ? » je compatis. « Non, c'est la machine à café. Je suis passé au cinquième service. J'ai nettoyé le distributeur en entier avant de commander. Toutes mes lingettes y sont passées. Du coup, j'ai dû aller en chercher à l'appart à vélo avant la fin de la pause. »

J'attends que Fernando ait enfourché le sien. Je chuchote « Je suis sûr que c'est Kate qui compose les classes. Elle m'a dit qu'elle me remettrait avec Tony. » Stephen vend enfin la mèche « En fait, elle crée les classes manuellement. » Tout s'éclaire. « C'est pour ça que Fernando et Léna... » je déduis. Stephen baisse la tête, le regard accroché à ses baskets. « C'est que... Fernando lui a rendu service, la semaine dernière. Elle avait fait tomber ses clés de voiture sous la grille d'une bouche d'égout. Il est parvenu à les récupérer à l'aide de sa perche. En échange de quoi, il a demandé une classe perso avec Léna. » « Et je peux faire quoi, pour en obtenir une avec Dambi ? » je demande. « Je ne sais pas, regrette Stephen. Tu n'as pas de canne télescopique. » Il relève enfin la tête. « T'as qu'à écrire une bafouille à Kate. Pour lui exposer ton cas. » « Une bafouille ? » je répète, hésitant. « Une courte lettre, une missive. » précise-t-il. Il sort une lingette de sa poche pour essuyer le pass. « Viens, on retourne en classe. Je vais t'aider. »

Chère Kate,

Après une expérience enrichissante avec Tony, je souhaite approfondir mes connaissances interculturelles concernant les pays asiatiques. Je sollicite donc de partager une classe zoom avec Dambi, qui achève demain sa S1.

Stephen relit sa bafouille. « C'est pas mal. Un peu pompeux, peut-être, mais bien tourné, se félicite-t-il. Cela reflète en tout cas bien l'urgence de la situation. » Je me creuse la tête. « Je mets quoi, pour la formule finale ? »

Je lance une recherche sur Internet. « Il y en a pas mal, j'observe. Veuillez agréer mes salutations distinguées, mes sentiments distingués, mes meilleurs sentiments, ma considération distinguée, laquelle je prends, à ton avis ? » Stephen soupire. Il est quatorze heures passées, il a le ventre vide et un trajet à vélo dans les mollets à cause des lingettes. « Tu mets « Bien à vous », c'est comme le blanc, ça va avec tout. » me conseille-t-il. Je lui fais confiance. Envoie le mail à Kate.

Aujourd'hui, c'est vendredi. La fin de la S1. Je n'ai pas très bien dormi, occupé à choisir dans le copier-coller ce que je vais dire à Dambi, lorsque nous serons en classe perso. Un mélange de Maxalexis et Molière. Stephen m'a conseillé d'improviser, mais j'en suis incapable. Je n'ai pas de perche télescopique, en béquille à ma timidité. J'ai passé ma plus belle chemise. Je me suis même un peu parfumé.

Je suis entré le premier dans la classe. Stephen a un peu râlé, disant qu'il allait devoir gaspiller une lingette pour la poignée que je viens de souiller. Puis il s'est dirigé vers moi. M'a touché l'épaule en guise d'encouragement. Cela m'a ému qu'il s'affranchisse ainsi pour moi des règles de distanciation sociale.

Kate entre dans la classe, un grand sourire aux lèvres. « J'ai reçu votre mail, Oscar. C'est une très bonne initiative. Peut-être vais-je demander à Tony de se joindre à Dambi et vous, pour confronter vos points de vue. » Je déglutis. « Si je puis me permettre, Dambi semble très réservée. Ce serait peut-être mieux de la laisser échanger avec Oscar, tranquillement. » intervient Stephen. « C'est une très bonne idée. » sourit de nouveau Kate.

La classe débute. D'un coup de stylet assuré, Kate ouvre son power point. « L'homme est un être culturel par nature parce qu'il est un être naturel par culture. Edgar Morin. » Un lourd silence s'abat sur la classe. Stephen fronce les sourcils derrière ses lunettes, cherchant désespérément quoi répondre. Fernando fait semblant de réfléchir tout en gardant un œil sur Léna. Tony cherche la traduction en chinois dans son dictionnaire électronique. Moi, je fais profil bas. Je garde mes forces pour la classe perso avec Dambi. Je jette un œil en douce dans sa direction. Elle attend, impassible, la suite du cours. Sans se démonter, Kate révèle le texte sur lequel nous allons trimer. Un

extrait de la « Critique » de Pierre Bourdieu. « C'est l'ouvrage fondateur de la sociologie de la culture. » précise-t-elle pour nous motiver. « On repère quoi, aujourd'hui ? » demanda Tony, qui fait preuve de beaucoup de bonne volonté. « On va revenir sur l'accord du participe passé, répond-elle. On est passés un peu vite, les dernières fois. » Elle s'assied devant son ordinateur pour créer les classes virtuelles. Je retiens mon souffle. Vérifie d'un œil mes copier-coller. Rajuste le col de ma chemise.

Dambi apparaît sur mon écran. J'ouvre la bouche. La referme. Incapable de prononcer un mot.

Elle disparaît tout à coup.

Écran noir.

« Oups ! sourit Kate, je crois qu'on a un petit problème de réseau. Pour une fois, vous allez travailler en autonomie. »

« Ce n'est pas grave. » tempère Stephen, alors que nous descendons au garage à vélo, l'un derrière l'autre. « Si, c'est grave, je gémiss. C'est la femme de ma vie et elle a fini sa S1. C'est foutu. »

« C'est de ta faute, aussi, intervient Fernando, tout en enlevant son antivol. Pourquoi tu ne l'as pas abordée plus tôt. Regarde, Léna et moi. Deux expressos et on conclut ce week-end. » Je lui lance un regard désespéré. « Oui, mais moi, je n'ai pas de perche comme appât ! » Il me lance un regard un peu flottant mais s'abstient de tout commentaire. « Tu ne rentres pas à vélo ? » s'enquiert Stephen. Je reste silencieux. Quitte le garage. Fais quelques pas dans la rue, pour tenter d'oublier.

« Attends ! »

C'est la voix de Dambi.
Sans doute une hallucination.

Je me retourne. Elle est en face de moi. A ôté son masque. Je découvre son délicieux sourire, un brin moqueur. J'ouvre la bouche. La referme de nouveau. Je ne sais toujours pas quoi dire.

« Viens, Oscar. On y va. »

Elle me prend la main.

J'ignore où va me mener ce petit pronom complément coincé entre son sujet et son verbe à l'indicatif. Je sais juste que c'est la bonne direction.

Chère Kate

J'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de décrocher mon DALF C2. Je donne désormais des cours de français dans une école de langue à Séoul. Vous aviez raison, sans corpus, point de salut. Vous savez sans doute que Stephen travaille depuis quelques temps aux côtés de mon père, qui se réjouit d'avoir recruté un comptable de talent. Quant à Fernando, il n'a hélas pas réussi à commercialiser sa perche télescopique. Mais grâce aux conseils judicieux de Stephen, il a mis au point un bracelet qui sonne lorsqu'on ne respecte pas la distanciation sociale. Cela marche aussi si on perd son chien dans un parc, ou un aïeul dans un centre commercial. Dambi et moi attendons avec impatience l'arrivée imminente de notre premier enfant. Une petite fille que nous appellerons Soo. Cela veut dire longue vie en coréen. J'ai tout de même commandé des masques de naissance, au cas où.

Bien à vous,

Oscar.



QUI AURAIT IMAGINÉ ?

Kang Youngjoo et Martin Beyer

Qui aurait imaginé le 24 février 2020 quand le Rectorat d'éducation de Busan ordonnait la fermeture de tous les hagwons (학원) de la ville, dont l'Alliance Française (알리앙스 프랑세즈), que nous allions entrer dans une nouvelle ère ? Personne ! Nous allions fermer pour quelques jours. Allez ! – deux semaines tout au plus, en attendant que la situation du Covid-19 soit sous contrôle.

Le 14 février l'Alliance Française venait d'organiser la soirée *La vie en rose* pour une fête de Saint-Valentin avec un concours de La plus belle lettre d'amour en langue française et de formidables prix de plusieurs sponsors. Les étudiants étaient au rendez-vous. Il y avait une bonne ambiance de fin de session de cours ; exactement ce que nous avons prévu et espéré pour nourrir cette convivialité originale qui fait l'image de marque d'une bonne Alliance Française où excellence académique de l'enseignement du français rime avec plaisir de rencontre humaine, où curiosité, échange culturel et amitié promettent un meilleur monde à venir.

Nous étions donc contents. Certes les chiffres d'inscriptions baissaient d'année en année, certes nous nous interrogeons sur l'avenir de la langue française dans ce pays, à la baisse démographique menaçante, mais ces petits événements anodins en interne, comme cette soirée conviviale *La vie en rose*, étaient au cœur de notre projet d'établissement : le plaisir d'apprentissage était le cocktail gagnant pour permettre à chacune et chacun de faire de l'Alliance Française de Busan son lieu préféré.

Enfin, nous étions aussi au début de notre année de 40^e anniversaire de l'Alliance Française, et celui du 50^e anniversaire de l'Organisation internationale de la Francophonie avec déjà une grande réception gastronomique en perspective pour le 20 mars. Nous avons un projet ambitieux, nous avons une équipe dévouée d'enseignants, nous avons des étudiants souriants et trois mois d'avance de trésorerie sur notre compte en banque : de quoi envisager l'avenir sereinement. Bref : des défis devant nous, des domaines et outils déjà identifiés et à améliorer, mais aussi cette certitude de nous trouver sur le bon chemin. Le sourire des étudiants compte. Le sourire ne ment pas. Nous étions en bonne voie, c'est sûr.

Qui aurait donc imaginé que cette fermeture du 24 février allait se poursuivre pendant deux mois et demi, qu'elle allait mettre au chômage les professeurs

vacataires, que la session des examens DELF DALF du mois de mars allait s'annuler, que le 50^e anniversaire de la Francophonie allait passer sous silence total, qu'en fait notre beau programme annuel du 40^e anniversaire était en réalité déjà terminé, et que nous allions acheter des masques et gels hydro-alcooliques à la place, mesurer à l'entrée la température de nos visiteurs et étudiants dans les mois à venir, éteindre notre téléviseur émettant TV5MONDE pour éviter que trop d'étudiants ne se rassemblent devant l'écran de la bibliothèque, et que les sourires allaient, justement, disparaître derrière des masques, que nous allions donc nous auto-amputer de notre principal outil de travail et d'apprentissage : la bouche et, avec elle, le sourire. Mais qui aurait imaginé cela ?

Début mars, devant l'inquiétude grandissante, nous décidions d'investir – moins par vision, sinon par le besoin de ne pas rester inactif – dans ce que nous avons discuté maintes fois en interne, puis repoussé, ajourné... sans jamais nous lancer vraiment : des cours à distance. Il fallait bien tenter quelque chose, n'est-ce pas ? Nous découvrons « Zoom » comme un grand nombre d'Alliances Françaises dans le monde.

Dans les semaines à venir le double combat consistait à mener des auto-formations au numérique avec les professeurs en interne et de négocier l'obtention de la licence administrative avec le Rectorat (교육지원부) permettant de proposer commercialement des cours en ligne. Nous y sommes arrivés in extremis pour lancer les premiers cours deux mois plus tard, pour la session de mai/juin, avec... cinq étudiants inscrits seulement. Tout ça pour ça ?! Quelle déception ! Des cours déficitaires,... mais des cours en ligne quand même pour mettre en œuvre nos deux mois d'espoir et d'effort.

A côté de cela, la réouverture des cours en présentiel, à nouveau autorisés, ne se présentait pas beaucoup plus brillante : 40% de baisse par rapport à l'année précédente pour la même période et pratiquement plus aucun cours véritablement rentable. Que faire ? Arrêter ? Tout arrêter ? Ou protéger dans la mesure du possible le travail déjà précaire de nos enseignants ? Accepter l'érosion inévitable de notre fond de roulement ? Croire au retour progressif de nos étudiants ? Nous battre ? Y croire ?... L'année du 40^e anniversaire de l'Alliance Française de Busan n'était-elle pas en train de devenir sa dernière année tout court ? Il fallait désormais envisager cette éventualité, et nous préparer au pire. Qui aurait imaginé ?

Deux mois plus tard, en juin 2020, nous étions à 30% de baisse par rapport à l'année précédente. A noter, un doublement de nos inscriptions aux cours en ligne : de cinq à dix. L'offre de cours en ligne n'était donc toujours pas une solution, mais suffisant pour nous accrocher à la seule alternative au sourire visible : les cours en ligne. Nous allions dédoubler nos efforts de marketing en ligne... et de cette décision accélérer l'érosion de nos réserves. Est-ce bien raisonnable ? Somme toute, c'était pourtant les cours en ligne qui devaient nous permettre de cultiver notre sourire, de voir celui des autres, des étudiants. Mais en Corée (대한민국), au pays de la 5G, au royaume des semi-conducteurs et de la hyper-connectivité, les gens aiment de vrais cours, avec un vrai professeur en chair et en os devant eux, le contact humain, l'échange réel.

Ainsi, il n'y avait pas de miracle pour notre 40^e anniversaire en septembre 2020 au moment où le pays était frappé par la 3^e vague de Covid-19... A la fin de l'été, la grande rentrée générale s'annonçait sous la peur. Pour les gens, pour le grand public, les priorités étaient ailleurs, les envies aussi – et l'apprentissage de la langue française n'en faisant pas partie. L'Alliance Française n'était plus rentable en état, mais elle marchait encore pour ne pas faire faillite de suite. Alors nous nous trouvions sur le toit, au 5^e étage, de notre Alliance Française, en petit comité, un verre à la main, face à l'horizon court. Il fallait bien trinquer et marquer le moment. Qui aurait imaginé ? – mais un anniversaire cela se célèbre, non ?

Nous tenions ainsi. Les professeurs faisaient leur travail. Les professeurs, nos agents du front. Vu les circonstances, ils le faisaient admirablement bien. Et puis il y avait un retour très lent et quasiment imperceptible, 3 ou 4 inscriptions de plus de session en session, dans nos cours en ligne, mais aussi et surtout dans nos vrais cours en présentiel. Comme si le sourire digital donnait envie de découvrir le sourire réel, même caché derrière un masque. Tel que des chercheurs d'or, les cours en ligne se transformaient en filon d'or pour une quête de sourires, de mots, de paroles, de contacts, d'échanges. Les cours en ligne indiquaient un passage vers les cours réels, vers une sortie possible de l'auto-confinement physique, mais aussi du déconfinement de nos rêves et de notre sociabilité.

Début janvier 2021, nous ne pouvions plus minimiser le constat : les cours en ligne devenaient rentables, doucement. Nous avons passé le cap fixé de 25 inscriptions. Les cours en ligne devenaient l'extension de notre savoir-faire en salle de classe. Ils se transformaient en tremplin pour une première inscription en cours de présentiel. Pour la première fois depuis longtemps nos salles de classe recommençaient à se remplir. Toutes. D'abord le samedi. Puis la session suivante les mardi et jeudi ; puis les lundi et mercredi... même le vendredi, journée généralement boudée, devenait une option. Qui aurait imaginé ?

C'est sûr, la popularité de la Corée augmentait. Depuis les bons résultats lors de la lutte contre le Covid-19, l'image du pays se confortait. Entre sécurité sanitaire du pays et son attractivité touristique, entre essor artistique dopé par la culture K-pop et exploits cinématographiques, entre technologies de pointe et culture gastronomique, entre modernité, audace et esthétique du savoir vivre... Busan, le Rio de Janeiro de l'Asie, devenait la destination ville-nature par excellence des Français.

Le vote pour Busan en 2022 d'accueillir l'Exposition mondiale en 2030 avait un impact sur le besoin d'apprentissage des langues dans la ville – et le français donnait envie. Il fallait bien accueillir tous les visiteurs français et francophones. Il fallait bien faciliter les échanges économiques. L'Alliance Française de Busan en profitait. Nos cours de français professionnel en direction des secteurs touristiques et économiques connaissaient une progression spectaculaire – autant pour les cours en ligne que pour les cours en présentiel. En peu de temps, le français n'était plus seulement une langue : il devenait un concept, une clé, un symbole de créativité. Mieux que cela : la langue française retrouvait une utilité à l'autre bout du monde. Il fallait recruter. Nos enseignants ne suffisaient plus pour servir tous les cours ouverts. Ils se plaignaient de la surcharge de travail, malgré les heures supplémentaires bien payées. Qui aurait imaginé ?

En juillet 2023 on commençait à discuter, en rigolant, de la construction d'un étage supplémentaire de salles de classe sur notre immeuble à Dongnae (동래) pour pouvoir satisfaire les demandes d'inscriptions ? Un an plus tard, non seulement les travaux étaient accomplis, mais avec deux étages de plus, dont

un réservé aux cours d'enfants interdits jusqu'ici par le Rectorat. Le jardin bio cultivé par deux jeunes Français sur le toit du nouveau dernier étage était une curiosité en soi et devenait une destination à part des habitants du quartier. Ceci profitait aux cours thématiques d'écologie urbaine et de gastronomie bio de l'Alliance Française. En 2024, juste avant les Jeux Olympiques à Paris nous pouvions inaugurer ces nouveaux espaces. Qui aurait imaginé ?

Ensuite les choses s'emballaient : un an plus tard, le comité d'urbanisation de l'arrondissement de Dongnae accordait le permis de construire un nouvel immeuble sur la parcelle de l'Alliance Française et du parking adjoint du Burger King. Des locaux provisoires furent aménagés par l'Alliance Française sur le terrain voisin de Dongnae Boys Highschool (동래고등학교) pour faire les cours pendant les travaux. Puis, en un rien de temps s'est érigée une tour de 25 étages à la vitesse habituelle des constructions coréennes. En 2026, pour les dix ans de l'adhésion de la Corée du Sud à l'OIF (Organisation internationale de la Francophonie, 프랑스어권 국제기구), se dressait donc la nouvelle tour vitrée Alliance Française dans le ciel de Busan. La matérialisation de la dynamique de la langue française. Tout un symbole !

Un an plus tard, les derniers aménagements aboutis, les façades transparentes reflétaient les guirlandes de verdure variées provenant des jardins verticaux ; dix étages de parking en sous-sol ; un auditorium pour conférences et spectacles vivants ; un cinéma ; des ateliers pour artistes et auteurs francophones en résidence ; puis plusieurs étages de salles de cours en hauteur couronnés par le jardin urbain bio, lui-même étalé désormais sur plusieurs étages ; une piste d'atterrissage pour taxi-drones et le drapeau tricolore : il indiquait fièrement le nouveau quartier latin (신 라틴 구역) de Busan entre le sanctuaire de Chungnyeolsa (충렬사) et le marché traditionnel de Dongnae (수안시장). A l'endroit de l'ancien Burger King, bouffé par le nouvel édifice, se trouvait au-dessus de l'auditorium au 5^e étage le très chic restaurant étoilé bio français Cuisine de Dongnae, cousin « frenchy » du restaurant européen Dongbaek Kitchen à Haeundae. Qui aurait imaginé ?

Ce quartier de Dongnae Allak (안락동) était en train de se transformer en quartier français. Tout le monde voulait y habiter. Le nombre de petits commerces, les épicerie de qualité, les artisans et, certes, les inévitables magasins de luxe à la française poussaient partout. L'Alliance Française était

au centre de ce nouveau quartier bilingue où il faisait bon vivre, travailler et apprendre. Enfin, il ne manquait plus que le téléphérique urbain, dernière trouvaille d'un consortium d'investisseurs busanais pour lier la plage et la marina de Haeundae (해운대) au quartier latin (French quarter) et la colline de Bokcheondong (북천동) à Dongnae via Bexco, Centum et Oncheonchon (벅스코, 센텀, 온천천). La mise en service était prévue pour l'ouverture de la Busan World Expo en février 2030 et pour laquelle l'Alliance Française et sa tour vitrée allait accueillir le pavillon français. Nous y étions presque ! L'Alliance Française de Busan, en Corée, devenue un archétype de village vertical français post Covid-19 et accueillant le nouvel Institut international interdisciplinaires francophone (3iF) avec les départements de français et d'études européennes des universités réunies de Busan. Qui aurait imaginé ?

Nous nous trouvions ainsi à nouveau sur le toit, le 26 août 2030, au 25^e étage de l'Alliance Française pour notre 50^e anniversaire. Un verre à la main et du verre sous nos pieds, toujours en petit comité, nous attendions avec le Maire, le Recteur et le Consul l'atterrissage de l'hélicoptère avec le Président et l'Ambassadeur pour trinquer à l'amitié franco-coréenne. L'horizon s'était élargi et nous pensions déjà au prochain projet : l'accueil du congrès mondial des professeurs de français à l'occasion du 150^e anniversaire de la création de l'Alliance Française le 21 juillet 1883. Paris-Busan-Monde-2033. Qui aurait imaginé un si beau programme ?



LES AMANTS DU JARDIN

Ilaria Gaspari

Il nous arrivait parfois de découvrir des traces le soir, alors que les jardiniers arrosaient les plantes et qu'on les suivait pour contrôler que tout se passe bien : on s'apercevait d'une branche brisée, de feuilles déchirées, de terre déplacée là où des mains inconnues avaient extirpé des racines. Plus tard, dans notre recensement végétal, on comptait les vides. Là, un dahlia venu de Colombie, avec ses pompons de pétales aux couleurs du soleil couchant, disparu. Plus loin, le Palmier de Goethe. Ne vous inquiétez pas, le palmier, lui, allait bien... mais derrière le palmier, un autre espace vide. Quelqu'un avait volé un buis entier !

On se mettait alors à suivre les indices pour essayer de découvrir les coupables, mais ce n'était pas facile. Je considère avec le plus grand des respects tous les métiers de ce monde, mais, vraiment, un voleur d'exemplaires botaniques ! Je vois bien le charme romantique d'une carrière aussi excentrique, mais ça a l'air bien surprenant, ne trouvez-vous pas ?

C'était maintenant moi, la gardienne des plantes. Je me sentais, vous pouvez bien le comprendre, responsable de tout manque. Mes jambes n'étaient plus aussi agiles qu'autrefois, je ne savais donc pas vraiment comment les attraper, ces impudents voleurs de fleurs. Je fis un rapport à mes supérieurs ; ils rigolèrent comme s'il s'agissait des délires d'une vieille dame, ce que je suis en effet. Vieille, je veux bien, mais pas encore gâteuse. Je connaissais le Jardin comme personne, et le Jardin avait l'air de me connaître lui aussi.

Au début des années 2020, après qu'une pandémie avait renfermé pour la première fois les gens chez eux pendant tout un printemps, on avait décidé que le plus ancien jardin botanique universitaire du monde avait besoin d'un gardien qui y aurait habité, dans une toute petite maison qui n'avait été utilisée que comme réserve pendant des dizaines d'années. C'était, je trouvais, une idée presque tendre. Il s'agissait d'éviter le manque momentané de présence humaine au cas où le confinement aurait été à nouveau nécessaire, ce qui fut le cas en effet. On ne voulait pas que les plantes restassent longtemps toutes seules. Peut-être y avait-il aussi d'autres raisons de nature, disons, plus pratique... mais je m'en moquais. À l'époque, j'étais bien plus jeune, je n'avais même pas soixante ans. J'avais déménagé à Padoue sur un coup de cœur parce que, quelques temps plus tôt, à l'occasion d'un échange culturel avec la ville où j'habitais en France, on avait amené les enfants voir les fresques de Giotto avec des bénévoles de l'Alliance Française. La Chapelle des Scro-

vegna m'avait conquise. Maintenant, dix ans plus tard, je n'ai pas oublié mon émotion, lorsque j'ai découvert le baiser entre Anne et Joachim, la mère et le père de Marie. Le premier baiser de l'histoire de l'art, me dirent-ils. Il me semblait avoir pris part à un mystère. Ensuite on alla visiter le jardin botanique, je ne savais pas encore qu'il allait devenir mon destin.

Je rentrai chez moi, un petit appart à la périphérie de Lyon, j'ouvris les fenêtres sur le fleuve et je sentis qu'il était temps de bouger. L'année scolaire touchait à sa fin. Je partais à la retraite, je n'avais donc plus rien à faire. Les enfants que j'avais vu grandir étaient désormais autonomes. C'est triste de s'apercevoir que personne n'a plus besoin de tes soins, me dis-je. Je pris mes affaires et un avion pour l'Italie. J'aimais la musique de la langue italienne qui me donnait l'impression de vivre dans un rêve. Une amie me conseilla de tenter le concours pour devenir gardienne du Jardin. Les plantes ont toujours besoin de quelqu'un. Alors, pourquoi pas ? J'étais prête à me donner aux plantes. Personne ne s'était proposé pour ce poste ; on aurait dit qu'il m'attendait !

Je suis donc la gardienne des arbres depuis bientôt dix ans. Pas de nostalgie de ma vie précédente de maîtresse d'école. Les gamins poussent, tout comme les plantes ; ils suivent leur rythme.

Le Jardin est un patrimoine reconnu par l'UNESCO, tout comme les différents cycles de fresques médiévales de la ville, d'ailleurs. Je connais le temps des floraisons, les symptômes des maladies sur les feuilles, la quantité exacte de nitrites qu'il faut ajouter à la terre pour l'acidifier. Je connais les secrets des plantes, leurs murmures dans le vent de la nuit. Elles connaissent mes peurs, mes pensées sombres, mes rires. Je vis avec mes treize chats dans la petite maison. Les chats portent les noms de douze botanistes célèbres et d'une sorcière. Ils ne répondent pas quand je les appelle. Mais parfois ils viennent se frotter contre mes jambes, quand je me sens fatiguée. Les chats, ils n'aiment pas obéir.

Et puis, ce ne sont pas des chiens, ils ne montent pas la garde, donc on ne peut pas compter sur leur collaboration quand il s'agit d'attraper ces invisibles voleurs de plantes. Voilà pourquoi les vols continuent. Je pense parfois que ça ne fait rien, que la vie du jardin va continuer ailleurs.

De temps en temps le monde connaît encore des périodes de confinement. Ça arrive à intervalles réguliers, depuis ce premier printemps en 2020. Mainte-

nant, c'est presque normal, on sait comment il faut faire, on sait se confiner. On pense parfois que c'est triste, puis on se dit que c'est la nature qui éduque l'homme à garder sa place dans la foule démesurée des vivants. On s'adapte, on apprend des plantes l'art de la métamorphose.

Néanmoins, ce ne fut pas sans étonnement qu'un matin, pendant une de ces brèves périodes de confinement, en sortant de ma petite maison munie de mes bottes et de mon arrosoir, prête pour ma première ronde, je m'aperçus que les mûres, le long des murs de la moitié nord du Jardin, avaient toutes changé de couleur.

J'aurais pu jurer qu'il y avait là une allée de *Morus alba*, de mûres blanches, jusqu'au soir précédent. Les fruits avaient mûri et étaient devenus clairs, irisés, presque translucides sous la lumière de la lune ; je me rappelais très bien les avoir aperçus, pendant mon dernier tour du soir. Et maintenant, ils étaient là : les petits arbres ronds n'avaient pas changé, mais leurs fruits ! Leurs fruits, ces baies candides, étaient maintenant des globules rouges, d'un rouge sombre comme le sang. Je marchais le long du mur, tous les fruits avaient changé. Je voyais du rouge partout. Je me frottai les yeux ; je me dis que j'avais peut-être un problème de vue. Mais les fleurs blanches des nymphées, elles, n'avaient pas perdu leur blancheur dans le bassin où nageaient les carpes. Seule la *morus alba*, était maintenant une *morus rubra*. Ça me rappelait une fable antique.

C'était sans doute un prodige, qui avait l'air d'un présage. C'était le genre de métamorphose que je me souvenais avoir lue dans des livres anciens, le genre de métamorphose qui veut nous prévenir de quelque danger ou bien récompenser des héros ou des héroïnes de quelque chose que les fées ou les dieux leur ont volé. Mais, était-ce ça ?

Je regardais encore les carpes dans le petit étang. Les fleurs des nymphées, si blanches, et encore les mûres si rouges près du mur. Je pensais à ma jeunesse, aux rendez-vous qu'on se donnait en cachette. Mais, pourquoi de telles pensées ?

Parfois, on lit les présages bien avant de les comprendre. On les décrypte sans même savoir comment. Je regardais encore les poissons dans l'étang, et dans ma tête, je sus. Poisson-poison. Les élèves des cours de prononciation française, où parfois je participais comme assistante de l'enseignante, ils les confondaient tout le temps. Poissons et poisons, ils les mélangeaient. Ils

étaient jeunes, jeunes et maintenant confinés. Des idylles naissaient parfois entre ces jeunes. Ils étaient adolescents, et je savais lire leurs changements nuancés, les mouvements de leurs lèvres qui disaient d'autres mots que leurs voix, alors que je les regardais dans la classe. Les ados, les plantes, il n'y avait pas trop de différences.

Je me rappelai d'un coup où j'avais déjà assisté au prodige de la morus alba transformée en morus rubra. C'était dans une fable d'Ovide, la fable de Pyrame et Thisbé. Ils avaient grandi, par décision de leurs parents, séparés par un mur – le mur, non pas les mûres. Là aussi, je me souvins des erreurs de prononciation qu'ils faisaient en classe. Le/les, ils n'entendaient pas la différence. Ils s'étaient donné rendez-vous, Pyrame et Thisbé. Ils ne s'étaient pas trouvés, c'était un rendez-vous malchanceux. Je me souvins encore de deux de ces adolescents à l'Alliance, quelques jours auparavant. Avant ce nouveau confinement. Ils se regardaient, ils se disaient des mots différents de ceux qu'on entendait. Ils s'amusaient à parler une autre langue que leur langue maternelle. Comme Pyrame et Thisbé, ils avaient été séparés, non pas par leurs parents, mais par le confinement. Mais d'une certaine façon, par leurs parents aussi ; je me souvins que leurs téléphones leur avaient été confisqués, suite à une mauvaise note à l'école ou à quelque raison de ce genre. Ils l'avaient raconté en cours, on avait rigolé. S'étaient-ils donné rendez-vous, comme Pyrame et Thisbé ? Je me souvins qu'avec leur classe ils étaient venus visiter le Jardin.

D'un coup, j'eus peur. Le rendez-vous de Pyrame et Thisbé s'était terminé en tragédie. Les mûres avaient changé de couleur pour garder la mémoire de leur sang. Et si mes deux jeunes amoureux s'étaient perdus dans le jardin ? Et si quelque chose de terrible s'était passé ? Et si l'étang des poissons avait agi en poison, et si... je voyais maintenant dans ma tête leurs lèvres onduler dans la prononciation ; ils se communiquaient le lieu du rendez-vous. Là où il y a le mur, avait-il dit. Oui, là où il y a les mûres, avait-elle répondu. J'avais souri. Ils étaient si tendres ! Je n'avais pas osé les corriger. Et maintenant ils avaient dû se manquer comme Pyrame et Thisbé, et les mûres avaient la couleur du sang.

J'entendis Linné, un de mes chats, qui miaulait près du bassin.

Je pensai à la lionne de Pyrame et Thisbé, le félin de la tragédie. J'étais prête au pire... j'allais voir. Sous un buisson, mes petits amants d'aujourd'hui étaient

endormis, parfaitement vivants, ils se tenaient par la main. Ils avaient les joues rosées ; elle, quelques taches de peinture rouge sur son débardeur, lui, sur son bermuda. Un pot de peinture, deux pinceaux. Ils me dirent plus tard qu'ils avaient décidé, par blague, de peindre les fruits comme les roses de la reine d'Alice.

Mais pourquoi ? demandai-je. Pourquoi une entreprise aussi stupide ?

On s'ennuie, parfois, pendant le confinement, me répondirent-ils.

J'ai beau avoir un certain âge, j'ai conscience que l'ennui est une affaire très sérieuse, à quatorze ans. Je leur fis laver les fruits avec une éponge. Ils rigolèrent. Ils ont encore du temps pour mûrir et pour découvrir que ce n'est pas si mal de s'ennuyer.

Et puis, ils s'étaient donné rendez-vous en se comprenant parfaitement. Ils avaient donc bien appris la différence entre le mur et les mûres. On pouvait être fiers d'eux !



Î L E

Frédéric Dumond

(ce fragment de texte est issu de datas sauvées de la mémoire quantique XG-347 trouvée dans les archives de Laéfé de QRO.

elle semble dater des années 2030/2040, au moment où le président YL a quitté ses fonctions à Laéfé)

(...)

ce qui a commencé en 2020. l'isolement, la distance des corps. paradoxalement, ça nous a rapprochés.

alors, nous étions à ce point isolés les uns des autres, nous ne nous touchions plus, ne nous embrassions plus, nous devions rester loin les uns des autres.

nous étions sidérés, dépassés, sans filet. il arrivait quoi ? nous étions dans un film sans fin, et sans scénario. nous croyions voir double.

sur la réalité se superposaient des scènes de films catastrophe américains vus dans l'avant

L'Avant, El Antes. notre nouveau repère, le seul que nous ayons depuis le 19 mars 2020. premier jour du confinement. c'est devenu un nom propre. l'avant de la nouvelle ère. L'Avant, El Antes.

au début, nous vivions au jour le jour. comment projeter et se projeter, quand chaque jour changeait nos conditions de vie ?

attendre, mais quoi ? chaque jour, un retour à l'avant semblait plus absurde, plus lointain. revenir à l'avant ? à quoi bon traverser le monde pour à peine quelques semaines ou quelques jours de vacances, et n'avoir le temps de rien voir d'autre que des images, au final ? puisque en si peu de temps on ne rencontre personne et on ne voit rien d'autre que la surface des choses. à quoi bon se rendre à des réunions souvent inutiles à l'autre bout du pays ? à quoi bon acheter des vestes, des chaussures, des équipements qui traversent les océans à longueur d'année ?

(...)

... de fait, de L'Avant, seul est resté l'accès aux réseaux. avec eux, on a continué au début à faire comme si, à imiter tout ce qu'on faisait avant : se parler, travailler, enseigner, nos réunions et nos apéritifs, les concerts et du théâtre, de la poésie, des cours de cuisine, du sexe, faire les courses...

tout ce qui nous faisait nous rencontrer en dehors du foyer était atomisé

en cellules de maison à maison d'appartement en bureaux (...) en fait nous parlions à nos machines aux images de nos collègues de nos élèves de nos amis et les machines transmettaient nos images nos sons, encodaient décodaient en temps réel, d'un bout à l'autre du monde.

les data center ont failli exploser, surchauffés

nous nous sommes habitués

nous toucher, nous sentir, bouger ensemble ou côte à côte est resté impossible longtemps, tellement longtemps que nous avons perdu le sens des corps. l'odeur des autres. le toucher des autres.

on est passé de déconfinements en confinements, le virus a muté plusieurs fois nous approcher était un danger souvent mortel

alors

nous nous sommes habitués à nos images plutôt qu'à nos corps, même si à force nous nous sommes remis à sortir de chez nous, les nuits, après des journées de plus en plus étouffantes mais se croiser faisait peur, nous marchions seuls ou avec les enfants énervés par leurs journées à rester enfermés

si malgré tout nous devions sortir, pour accueillir les livreurs ou pour certains rendez-vous de travail, nous nous lavions plusieurs fois après chaque «contact». enfin contact, nous étions juste dans le même espace que l'autre – on a inventé des perches de toutes formes pour nous transmettre des uns aux autres des objets, des papiers, les rares colis qui arrivaient encore

il y a eu ceux qu'il a fallu enfermer, ils ne supportaient pas l'absence de contact physique. pour la grande majorité d'entre nous, le corps est devenu un tel danger que celui des autres nous dégoûtait. même à l'intérieur de chaque foyer, parfois, certains gardaient leurs distances. nous avons passé notre vie allongés, debout, assis, dans chaque coin de la maison, avec nos écrans allumés

(...)

ici à Laéfé, nous n'avions rien anticipé de tout cela, évidemment. nos locaux ont dû rester fermés une année entière, et très paradoxalement c'est peut-être cela qui nous a sauvé, en tout cas qui a très certainement

conduit Laéfé à tenir un autre rôle dans la ville et partout dans le monde, à des périodes différentes, le même scénario, Alliances fermées, cours virtuels, que faire ? du coup, ça a renforcé les liens, partout où les Alliances ont pu subsister. nous avons parlé comme jamais d'un bout à l'autre du globe bien sûr il y a eu celles qui ont dû se résoudre à fermer, celles qui ont disparu à cause de tsunamis terriblement dévastateurs, mais les survivantes sont devenues comme les monastères médiévaux, des lieux de savoir et d'échanges, des lieux en réseau et en même temps autonomes nous avons mis en commun toutes les expériences de chacun, comme une bibliothèque de solutions individuelles, la manière dont chacun, dans chaque pays, inventait ses propres chemins pour traverser les immenses difficultés vécues pendant la Cémèm *

d'une ampleur inédite, la crise des années 2020 2023 a ruiné tellement de monde, en rompant quasiment tous les échanges mondiaux non essentiels (on a vu alors que très peu de choses nous étaient vitales, vraiment très peu) partout dans le monde, les malls ont fermé, comme la très grande majorité des enseignes de mode, de décoration, etc. en somme ce qui a toujours été très loin d'être vital

il a fallu que chacun, d'une manière ou d'une autre, s'agrange à des réseaux de production et de distribution, ou en crée. se mette à cultiver. par exemple, ici, la milpa si vitale dans les communautés autochtones, et à peine considérée par les gens des villes, a retrouvé une place centrale, pour tout le monde. les zones commerciales ont été rasées pour redevenir des champs attribués à chaque famille par les autorités de la Ciudad. nous avons à l'Alliance les nôtres, la plus grande à la place du parking de Manuel Tolsa (il a fallu décontaminer le sol, évidemment, avec des plantes venues de la Sierra Gorda), les autres parfois sur les toits... en échangeant avec l'Alliance de Port Vila avant que le Vanuatu soit balayé par une succession de cyclones sans précédent, nous avons mêlé des techniques nivanes aux techniques hñãñho. pour résumer, ce qui restait des savoirs ancestraux est enfin apparu aux yeux de tous comme la solution pour retrouver nos équilibres. pas le choix

un exode inverse a eu lieu, la ciudad s'est vidée assez vite, en quelques années. tellement de petits commerces ont fermé, la construction s'est arrêtée...

sont restés, heureusement, beaucoup de ceux qui nourrissaient les citoyens, à la Cruz ou au Mercado Escobedo, et quelques marchands de rue. mais les restaurants ont fermé, ils étaient devenus des foyers de contamination incontrôlables

(...)

en février 2021, tout autour de Laéfé, des bâtiments vides.

pour ceux qui ont connu l'avant 2020, comment imaginer tout le bloc entre Constituyentes et Balnavera, puis jusqu'à Zaragoza, désert d'activités ? Plaza de tecnologia vidée ? et pourtant...

dans les environs, il n'y a que Escobedo (el Mercado General) qui est encore un poumon de rencontres. et encore, à part les voix des livreuses qui vont et viennent, il n'y a que quelques irréductibles du corps qui y vont – il y a eu tellement de répliques et de mutations virales pendant la décennie veinte** que beaucoup ont gardé l'habitude de rester chez eux, ou de ne recevoir que la famille

Laéfé est restée isolée, en sommeil un temps, mais toujours là. on a fait installer des caméras en réseau pour surveiller, le jardin est d'abord devenu une jungle à la saison des pluies avant de se transformer, en quelques années, en cour où sont élevées des poules et des dindons

avec l'équipe nous voulions réouvrir, mais comment, et pour qui ?

apprendre le français semblait tellement peu essentiel... et pourtant...

à force de nous réunir en visio, de passer des heures ensemble à distance – parce que nous sommes passés au bout de quelques mois

à une connexion permanente aux anciennes heures de bureau entre toute l'équipe et les professeurs restés en lien : une fenêtre ouverte en permanence sur nos écrans, via une nouvelle app, libre, dont le data center est hébergé sous les pôles, désormais hors glace la plupart du temps du coup des idées fusaient, des notes passaient, nous avons connecté au réseau les élèves, c'est devenu une fourmilière virtuelle, essentielle alors de cette présence aux autres est venue l'idée de réouvrir Laéfé... mais comment ?

comment donner envie à beaucoup de venir, d'y vivre quelque chose de nécessaire ?

ce que nous inventions entre nous et avec nos réseaux de chercheurs à travers tout le Mexique et quelques endroits du monde, comme énergies, solutions, transmissions de savoirs, il est apparu logique que cela devait exister à nouveau dans un lieu, et transformer Laéfé en un tel lieu nous avons donc réouvert en 2021, à la toute fin de l'année, avec une fête retransmise en direct, où pour la première fois depuis plus d'un an nous nous retrouvions tous dans un même espace. mais en extérieur, mais à distance et masqués. et gantés. mais là, quand même, ensemble. et c'est cet étrange plaisir d'être ensemble, de *corpore*, dans un même espace qui a confirmé que nous devions réouvrir. pour sentir à nouveau la présence des autres, même de loin. c'est animal. vital. retrouver ainsi une dimension perdue pendant les mois les plus extrêmes du confinement

de nouveaux élèves sont venus, de tous âges, pour apprendre le français, mais cela a vite semblé un prétexte. tous venaient pour être ensemble, pour rencontrer d'autres personnes, pour discuter sans fin. nous avons ouvert de plus en plus tard et agrandi notre équipe. Manuel Tolsa 22 est devenu trop petit et nous nous sommes agrandis après la ruine de 2022, les loyers ont plongé, et même parfois certains dueños** ont échangé une occupation de leurs bâtiments contre un entretien qu'ils ne pouvaient plus assurer. alors, maintenant, nous occupons presque tous les bâtiments entre Constituyentes et Zaragoza nous avons percé des passages entre tous, parfois on a pu racheter les plus ruinés et les détruire, les transformer en huertos**, avec des scènes pour les musiciens qui aiment se réunir et jouer dans les cours. ça a été comme faire revivre le Oro d'il y a très longtemps, celui des origines, mais loin très loin, à l'opposé des logiques coloniales d'alors : se retrouvent ici plus que jamais des poètes de toutes les premières nations du Mexique, on entend du hñãñho, du pamé et du matlatzinca, du mazahua et du maya, du tzotzil et du nahuatl... aussi les langues de ceux qui arrivent de très loin, après un voyage de plusieurs mois sur les quelques cargos qui traversent encore les océans – les voyages en avion sont maintenant réservés à une hyper-élite invisible et prédatrice... quand un chercheur ou un artiste ou un poète débarque d'un cargo pour quelques mois ou plus, nous l'accueillons dans une de nos nombreuses chambres

c'est comme une bulle ici, chacun laisse son fono** à l'entrée, dans un casier, et puis on se lance dans des discussions enflammées, c'est devenu un lieu libre où le français sert, en même temps que l'espagnol, de lingua franca. où est le globish ? devenu presque inutile depuis que les E-U se sont verrouillés comme une forteresse. en tout cas ce n'est plus une langue qu'il semble autant nécessaire d'apprendre, et le français en est le grand bénéficiaire

certes, on a dû le simplifier, ce français si complexe, où l'exception semble la règle... ça n'a pas été simple de vaincre nos résistances et surtout de s'accorder sur ce qu'il y avait à changer... longues journées de débats, au sein de l'équipe, et entre les Alliances... mais nous sommes arrivés à quelque chose qui fonctionne, qui ne renie rien, mais qui a balayé les illogismes de la langue. certes nous avons perdu en aménageant l'orthographe le rapport entre le passé de la langue et sa forme, mais tel a été le prix à payer pour une langue plus souple, plus simple d'accès, et plus ouverte sur le monde. après tout, peu importe son histoire si ce qu'elle transmet est de plus en plus partagé... du coup, il y a un français parlé en Inde, un autre à Sanaa, un autre à Irkoutsk et un autre ici, à Oro, comme autant de dialectes, mais nous nous entendons d'un continent à l'autre. ce qui est l'essentiel

régulièrement, le réseau est ouvert pour quelques heures avec les Alliances d'Oulan— Bator, Mérida-Progreso, Puducherry, Saïgon, Sydney ou Brasi-lia, sur de multi-écrans, et des discussions informelles ont lieu, en français, et des concerts et des déclamations

est en train de naître une autre culture, de mélanges improbables entre musique carnatique par exemple et musique originelle mazahua (celle des cérémonies), entre les formes plastiques aborigènes et l'artisanat tepehua ou maya bref, des hybridations, la naissance de nouvelles formes, et les mots circulent d'une langue à une autre

le repli sur soi a été tel dans les premières années juste après El Antes que les positions et les actes de chacun n'ont plus rien à voir avec une quelconque affirmation identitaire. en tout cas au sein des Alliances... tout autour, c'est autre chose, la parole est bien moins libre

(exception faite des universités)

sans doute pour ça nous ne désemplissons pas, et même certains membres de l'équipe se sont installés dans les locaux, pour y vivre en famille

(...)

partout des potagers sur les toits, des jardins de quelites, des micro-milpas

(...)

hier nous nous sommes tous retrouvés avec Ndähi, le fils de Diego.

c'est lui qui a travaillé en lien étroit avec certains Hñãñhus** de Santiago Mexquititlan pour adapter en ville la culture pluri-millénaire des milpas...

quel sens cela pouvait avoir, et surtout est-ce que c'était possible...

il y a eu de nombreux échecs, surtout quand on a cherché à faire pousser le maïs sur les toits, puisqu'il a besoin de sols profonds. et aucun toit n'aurait pu supporter le poids de la masse de terre nécessaire, évidemment. et d'ailleurs où trouver toute cette terre nécessaire sans dépouiller le sol, ailleurs ?

alors on a d'abord commencé à fabriquer de la terre, littéralement, ça a pris des années, mais à force, avec les déchets organiques des repas de tous les membres de l'Alliance, des élèves, et de ce qu'on nous donnait ou revendait du marché – nous n'avons pas pu être trop regardants au début sur les provenances organico o no** des déchets, sachant qu'on pourrait nettoyer la terre avec certaines quelites bio indicatrices

et puis nous avons testé des semences de maïs peu gourmands en eau, grâce dans un premier temps aux réseaux d'échanges de semences que j'avais rencontré en plein territoire maya, avant que Mérida ne soit sous les eaux, suite à un effondrement d'une partie du sous-sol miné par les eaux usées déversées depuis des siècles, d'une partie des cenotes... un drame immense, peut-être inattendu – maintenant c'est une sorte de trou d'eau saumâtre, avec des infiltrations marines. l'alliance de Mérida s'est réfugiée en bord de mer, à Progreso, curieusement épargnée

au début, nous avons donc travaillé avec plusieurs variétés, testé en tous sens, discuté avec des sachants à travers tout le Mexique et avec les survivants des cultures hopi du sud des E-U les semences venaient à l'origine des territoires hopis et tarahumara,

comme les maïs Sakwaqa'o, ou le Huruskwapu et le Maasiqa'o, mais aussi du Chiapas, etc.

le rendement du maïs hopi était trop faible, par rapport à ce que nous voulions. et surtout il est vite apparu que nous n'avions pas tant de temps pour tester

Ndähi nous a proposé de reprendre une semence créée dans les années 70 du XX^e siècle à partir d'une variété péruvienne des indiens Chokelo et de plusieurs variétés amérindiennes du Sud des E-U. une variété blanche, à grains plats et larges, peu gourmande en eau. et très vite il a réussi à l'hybrider avec d'autres variétés cultivées par les Hñāñhus des années ont passé, mais on a réussi. le plus dur a été de trouver comment compenser les besoins en sol profond par des apports fréquents en nutriments, et lesquels

(...)

la question de l'eau est devenue un problème majeur, même si la ville s'est réduite des deux tiers par rapport à ce qu'elle était début 2020. il y a eu 2029, une année sans pluie. on a tendu partout des filets pour recueillir le matin l'eau en suspension dans l'air, comme dans les déserts. c'est resté évidemment insuffisant pour le maïs qui a séché, est tombé malade, comme les haricots et calabazas qui n'étaient plus abrités du soleil. on a vraiment dû réduire les portions alimentaires de tous, ça a été très dur, on a eu faim, un peu. une sensation que personne ne pensait vivre, mais les abuelitas hñāñhus, elles, l'avaient déjà vécue de nombreuses fois

(...)

nous sommes très fiers de ce que nous avons réussi à Laéfé, parce que la déflagration au ralenti qu'est la pandémie – elle dure toujours et d'autres surgissent, très létales, en presque tous les endroits du globe – nous a contraint à trouver des solutions autonomes ne plus dépendre des logiques empresariales** désormais sans limites : des milices autonomes sont payées par les géants de la teCFood pour contraindre à l'achat de leurs produits nocifs mais attractifs. peu de choses arrive désormais d'ailleurs, et la base de ce qui est consommé vient des immenses champs transgéniques qui pompent les réserves d'eau du sous-sol au point d'avoir créé, par endroits, des affaissements de terrain. ils fournissent un maïs neutre, sans goût, apte à toutes les transformations

d'un bout à l'autre du globe, selon nos informations, c'est la même chose avec le riz, le blé, le soja
ce sont des matières premières tellement transformées que les corps qui les absorbent développent d'étranges maladies. ce dont personne ne s'occupe, là n'est pas la rentabilité

(...)

ce sont les échanges permanents entre nous tous, via le réseau mondial Désaéf, qui seul permet d'avoir des infos fiables bien que fragmentaires. et nous savons. un peu

mais l'état global du monde nous échappe, dorénavant. c'est une des conséquences de la pandémie. d'avoir immédiatement et sans doute possible rendu évident que ce que nous voyions dans le FLU n'est jamais ce qui s'est passé. que tout est modifié, post-produit, et rempli d'effets spéciaux. comme ces scènes de protestation non-violente que nous avons vécu à Oro ou Puebla et qui, dans le FLU, sont devenus des scènes d'émeute d'une rare violence... tout ce qui vient du FLU est une fiction générique multicanale à laquelle nous sommes tous contraints de nous abonner : éteindre les pantallas** est puni de prison. à Laéfé, nous avons pu squizzer le son sans que les cookies-mouchards ne s'en aperçoivent, et échapper ainsi à la nasse de felicidad** qui envahit tous les foyers, et finit par porter ses fruits

(...)

nos réseaux en libre hébergés en Islande sont les moins pistés.
mais restent sous surveillance, comme tout ce qui passe par les réseaux

(...)

nous parlons en code, nous nous racontons des histoires, nous créons des fictions que nous diffusons, et ces fictions transmettent et partagent nos recherches, nos positions, les informations que nous souhaitons archiver, nous sommes des relais et des secours pour ceux qui sont au bord de baisser les bras

au tout début de la pandémie, en 2021/2022, avant l'extension mondiale du contrôle des réseaux, nous avons fait circuler d'une Alliance à l'autre une sorte de charte d'emploi de certains mots pour en signifier d'autres, cela a été appris par cœur par toutes les équipes d'alors

par sécurité, tous les documents ont disparu, mais il y a dans chaque Alliance des responsables de la transmission, et tous les membres, les historiques comme les nouveaux, connaissent à fond le code. c'est cela seul qui nous permet d'éviter des contrôles trop intrusifs, on nous voit comme des rêveurs venus des vieux pays, et qui ne pensent qu'à vivre comme des indigènes***, du coup on nous laisse tranquille... pour le moment

peut-être parce que, en tant que Laéfé, nous jouissons encore d'une sorte d'exception de territoire. c'est sans doute ce qui permet à tous ceux qui s'y retrouvent d'y vivre ce qu'ils veulent, à visage découvert, quand ailleurs dans la ville cela est devenu dangereux et criminel. seule la vie de famille est permise – la baisse de la fécondité est terrible...

(...)

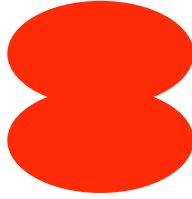
... il y a pourtant tant de façons de vivre et d'être ensemble

(...)

* la Crisis Mayor Mundial, note de l'archiviste

** veinte, dueños, telefono, empresarial, etc.

l'espagnol mexicain a parfois imprégné la langue de l'auteur



U T O P I A 2 . 0

Nadia Ayoub

Sabine prit une grande inspiration, afin de s'imprégner une fois encore de l'air marin de cette ville qui était devenue la sienne mais à laquelle elle allait bientôt devoir faire ses adieux. Sa mission était arrivée à échéance et elle devait déjà plier bagage pour céder la place à son successeur à la tête de l'Alliance. Elle était en train de contempler l'Atlantique, juchée sur la terrasse d'un café antique qui surplombait la ville, et pendant qu'elle sirotait son panaché orange-fraise, elle chantonnait dans sa tête «Heal the world» de Michael Jackson, que le gérant du café avait pour habitude de mettre en boucle sur la sono, en adorateur inconditionnel du roi de la pop qu'il était. Comme il faisait beau, pendant cette journée de printemps précoce ! Et comme la brise était caressante ! Elle était certaine de ne jamais pouvoir se remettre d'avoir vécu et lutté dans cette ville du littoral marocain, côté atlantique, et de devoir la quitter après de si nombreuses années de joies intenses et de chagrins profonds, d'avoir côtoyé au fil de ces dernières années une multitude de jeunes remplis d'ambitions et d'idées pour changer le monde, d'avoir assisté à des succès spectaculaires et à des échecs cinglants, d'avoir applaudi de toutes ses mains l'élan de ceux qui réussissaient à prendre leur élan vers de beaux horizons de réussite ou d'avoir pris dans ses bras consolateurs ceux qui n'arrivaient pas à décoller pour leur insuffler le courage de continuer. Cette ville était pour elle une véritable cour des miracles où toutes les espèces se côtoyaient pour une fête interminable sur des airs hétéroclites. Son histoire d'amour avec Safi (Asfi pour les autochtones) avait commencé sur des airs assez discordants, il y avait de cela un peu plus de sept ans, quand elle était arrivée de sa Dordogne natale, sa jolie tête de française pleine de projets pour ce pays qu'elle n'avait connu d'abord que sur les photos que ses amis partageaient de leur voyage. Elle s'en était fait l'idée d'un pays aux paysages majestueux, aux plages sauvages et enivrantes, et au peuple joyeux et accueillant. Ses amis, partis en touristes aux quatre coins du Maroc revenaient tous avec la confirmation systématique de cette vision des choses ! Le Maroc est un beau pays où il fait bon vivre !

Une fois son diplôme de FLE en poche, elle décida de partir à l'aventure avant d'entamer sa carrière professionnelle. Elle prit donc son barda sur le dos, quelques économies grappillées sur son budget d'étudiante économe et studieuse, puis elle partit sur les routes qui la conduisirent vers ce pays dont on lui avait tellement chanté le charme et la beauté. Durant tout un semestre,

elle se contenta de sillonner les sentiers dans tous les sens, s'imprégnant de l'air frais des paysages vallonnés, des senteurs des fleurs âpres et sauvages des montagnes désertiques, se laissant câliner par les mœurs soyeuses des nomades sous leurs tentes dressées pour de longs mois de clémence météorologique, elle se laissa séduire par l'aspect anachronique des médinas des villes impériales, avec leurs venelles où il fallait s'écraser contre le mur pour céder le passage aux allers-retours incessants des mules chargées de toutes sortes de marchandises bigarrées. Cette période de sa vie fut pour elle une belle révélation ; ce fut un séjour divin, un enchantement des sens, un amour éternel et définitif. Au bout de six mois, elle dut retourner chez elle, absolument résolue à trouver le moyen de s'installer officiellement dans ce pays au charme conquérant.

Après deux ou trois candidatures ratées pour un poste d'enseignante en FLE qui aurait pu la conduire à travailler dans un pays de la zone francophone, et avec un peu de chance au Maroc, elle s'était résignée à occuper, pas loin de chez elle, un poste d'assistante chargée de la culture dans un musée d'archéologie, qui lui procurait une satisfaction toute relative. Non que ce fût ennuyeux, mais il se trouvait qu'elle était saturée de ces paysages complètement humides et verts à longueur d'année, et la question des sites archéologiques ne la passionnait plus tellement depuis qu'elle avait eu droit à une visite annuelle de tous les sites environnants depuis qu'elle était en âge de se souvenir. Et puis, elle avait désormais le Maroc dans le cœur ! Elle voulait à tout prix y retourner non pas en touriste, mais pour y vivre, pour côtoyer cette population encore plongée dans une espèce d'innocence première et tellement accueillante, pour vivre au quotidien le délire des sens occasionné par les couleurs chaudes et chatoyantes qui font l'environnement naturel, rural et urbain des marocains et qui leur donne cet air enjoué permanent, dont on s'habitue à ne pas chercher les causes immédiates ! Son implication dans le domaine de la culture allait bientôt être payante. Un collègue d'un site avoisinant s'était vu proposer un poste d'attaché linguistique dans une ville du littoral atlantique marocain, à rejoindre incessamment, mais comme sa femme était sur le point d'avoir leur premier enfant, et qu'elle ne voulait pas déménager dans ces conditions, il déclina l'offre, mais eut la judicieuse idée de proposer son nom aux gens du Ministère des Affaires Etrangères. Quand ces derniers l'approchèrent avec la même proposition, elle ne prit même pas

le temps de réfléchir. Elle était en train de solder une relation amoureuse avec un garçon qui avait grandi dans les alentours et qui se passionnait plus pour son entreprise de foie gras que pour sa bien-aimée. Un provincial dans le cœur et dans l'âme avec qui elle avait bien vite fait le tour de la question. Son père, qui avait décidé de refaire sa vie, vivait à l'autre bout du monde avec sa toute jeune épouse vietnamienne, et sa mère d'origine ivoirienne, était trop absorbée par une brillante carrière de conservatrice dans un prestigieux musée à Rome, pour se souvenir qu'elle avait une fille. Elle était brillante et ambitieuse, et faisait passer sa carrière avant tout le reste. Sabine n'avait ainsi aucune d'attache affective assez solide pour la retenir en France métropolitaine, et son contrat au Ministère de la culture était assez flexible pour qu'elle puisse s'en aller sans trop de complications. En moins d'un mois, elle avait plié bagages et s'était retrouvée à Safi, comme collaboratrice principale de la direction au sein de l'AF de la ville, en attendant d'occuper la place du directeur qui devait partir sous peu.

Les premiers jours de son installation furent assez excitants, avec la découverte des beaux locaux de l'Alliance, qui lui donnaient un sentiment de crainte mêlée de satisfaction face à la grande responsabilité qui lui était confiée, elle qui, à vingt-huit ans, n'avait jamais eu l'opportunité de s'occuper entièrement d'un espace aussi grand, avec toutes les tâches qui devaient en découler. Son petit royaume était tout-à-fait à son goût, avec sa belle entrée en pierre ancienne, les arbres majestueux qui composaient une belle couronne vert foncé autour de l'enceinte de l'établissement, et, cerise sur le gâteau, un somptueux araucaria perçant le ciel de sa pointe, qui trônait au beau milieu d'une large cour baignée d'un soleil éclatant qui donnait à la pierre de belles couleurs virant tour à tour de l'ocre au doré et imprégnant les murs d'une chaleur miraculeuse.

L'Alliance française avait élu ses locaux dans un ancien établissement scolaire de la mission française après le départ définitif de celle-ci. Cet établissement prestigieux avait vu défiler, des décennies durant, des milliers d'enfants de coopérants -lesquels furent par la suite contraints à rejoindre leurs pénates quand les compétences locales furent prêtes à prendre la relève- ainsi que quelques dizaines d'enfants de notables, qui formaient avec les résidents français une petite élite qui essayait de promouvoir la culture et les arts dans

un contexte globalement tourné vers des traditions d'artisanat et de pêche, auxquelles venait s'ajouter une population assez nombreuse d'ingénieurs et d'ouvriers -spécialisés ou non- chargés de faire tourner les exploitations de phosphate qui faisaient de la région l'une des plus importantes du pays sur le plan économique. Après le départ des coopérants, l'établissement scolaire n'avait plus de raison suffisante de subsister en l'état, et après quelques années de fonctionnement à vide, les bâtiments retrouvèrent un nouveau sens et de nouveaux locataires dans les attachés culturels de l'Alliance et de leurs collaborateurs et autres bailleurs de fonds.

Sabine avait emménagé dans un sympathique duplex très central que la direction avait loué pour elle auprès d'un riche promoteur immobilier de la ville. Elle avait là, rien que pour elle, assez d'espace pour y loger une dizaine de personnes avec quatre chambres à coucher à l'étage et deux salles de bain attenantes, et au rez-de chaussée un large double salon donnant sur une belle terrasse lumineuse et envahie de plantes généreuses scrupuleusement soignées par le jardinier spécialement mandaté par le propriétaire pour veiller à ce que cette magnificence n'en vienne jamais à s'altérer. Elle était bien loin de la petite ferme délabrée où elle avait vécu, et que ses parents avaient désertée pour aller vivre l'aventure chacun de son côté. Toutefois, ce grand et bel appartement lui plaisait autant qu'il la plongeait dans un indéfinissable malaise. Mais elle ne voulait pas s'en tenir à ce genre d'impression. Elle allait enfin pouvoir se plonger dans ce rêve fou qu'elle avait longuement nourri, et qui maintenant se présentait à elle sous des formes bien réelles.

« À nous deux, belle Safi ! », s'entendait-elle murmurer en elle-même depuis la nouvelle de son affectation.

La découverte de la ville, les premiers jours fut pour elle une source de bonheur infaillible. La tête encore légère, elle partait le matin, avec sa petite musette contenant un appareil-photo, un sandwich et une bouteille d'eau, et passait la journée à flâner dans les rues de la médina, à s'émerveiller devant les prouesses artistiques des céramistes, à s'imprégner des parfums enivrants des denrées alimentaires directement offertes aux cinq sens des passants; elle se plaisait à traverser les espaces traditionnels pour plonger au cœur d'une étonnante modernité liée aux différentes activités économiques de cette ville aux richesses insoupçonnées. Elle était fascinée par l'absence de transition entre les deux univers qui avaient l'air de coexister dans une parfaite harmonie.

La rencontre avec les populations lui avait laissé un sentiment un peu plus mitigé. Les grandes artères de la cité lui paraissaient hantées par une population hétéroclite, avec des hommes à l'apparence moderne, selon la mode occidentale, quand la majorité écrasante des femmes se présentaient avec un accoutrement un peu particulier, dont il se dégageait essentiellement, et, cela, elle allait le comprendre avec le temps, le désir de raser les murs, de passer inaperçues dans l'espace public. Elles portaient presque toutes des habits longs et larges, complétés par un foulard qu'elles voulaient assorti au reste du costume dont les tons étaient généralement assez ternes pour ne pas attirer les regards et encore moins les remarques désobligeantes de messieurs, assez souvent affalés devant un noss-noss complètement refroidi, à scruter les passants sur les trottoirs. Elle-même en avait fait les frais, d'ailleurs, à maintes reprises, en raison de sa couleur de peau foncée qui lui permettait de se fondre dans la foule safiote.

Cette situation qui ne lui était pas complètement étrangère dans son milieu d'origine, assez provincial, somme toute, lui semblait dans son nouveau contexte d'une injustice flagrante à l'égard de la moitié de l'humanité, et elle avait eu la nette impression que les combats féministes ainsi que les acquis de la cause n'avaient jamais fait leur chemin jusque dans cette ville où certaines femmes se camouflaient entièrement sous un gros drap blanc, dont on pouvait à peine voir percer un regard.

«Autre culture, autres règles» se disait-elle alors pour se calmer. Elle n'était certainement pas là pour faire la révolution, mais pour faire la promotion de la culture et de la langue de son pays natal... Le plus civilement possible ! Elle était en mission diplomatique après tout !

Après quelques jours consacrés à la découverte, elle se concentra tellement sur son nouveau travail et les multiples tâches qu'il impliquait qu'elle en arrivait à oublier de sortir. L'Alliance était perçue comme un centre de langue qui avait essentiellement pour mission de fournir aux étudiants désireux de postuler pour des études en France l'opportunité de développer suffisamment leurs compétences linguistiques pour pouvoir suivre le rythme des études à l'instar des natifs de l'Hexagone. Cela impliquait l'hébergement de centaines d'étudiants de niveaux hétérogènes et la création de nombreuses classes, le tout devant être sanctionné de contrôles réguliers débouchant sur une

attestation à même de valider les candidatures et qui constituait pour les jeunes ambitieux un véritable passeport pour la France métropolitaine. Cela supposait des compétences de gestion telles qu'il n'était bientôt plus question de tourisme ou de dilettante.

Sabine s'était très vite laissée submerger par les milliers de menus détails à régler pour le bon déroulement de ces tâches. À cela s'ajoutaient les problèmes liés à certaines inadéquations culturelles. En effet, les jeunes qui atterrissaient dans les groupes de langue avaient pour la plupart de telles lacunes que cela relevait presque du miracle que de les faire accéder au précieux sésame. Certains faisaient de l'opposition systématique, n'étant pas accoutumés à débattre sur des thématiques plus ou moins libérales, mais qui leur semblaient surtout subversives, et nocives à la cohésion sociale telle qu'on la leur avait inculquée. Les jeunes filles avaient, quant à elles, pour habitude de s'enfermer dans un profond mutisme dès qu'il s'agissait de s'exprimer autour de la question des droits et de l'égalité des sexes. Certaines ne trouvaient pas le chemin du centre, les familles jugeant que ce qu'elles y apprenaient ne servirait qu'à les pervertir, que si elles ne pouvaient pas simplement acquérir suffisamment d'outils pour passer leur test, il n'était pas très utile de poursuivre sur cette voie. Sabine avait acquis la certitude que dans ces circonstances, il lui fallait penser à élargir les activités du centre et d'y introduire d'urgence des séances d'accès à la culture générale, en dépit des restrictions budgétaires imposées par le ministère de tutelle, dans une ville qui semblait largement s'en être détournée. Sabine était pourtant profondément persuadée que les acquis linguistiques ne pouvaient avoir une véritable force que s'ils s'effectuaient dans le cadre du bain culturel qui en rendait l'usage naturel et spontané. Curieux cercle vicieux, puisque le bain culturel et linguistique en question exigeait de pouvoir a priori brandir le fameux passeport.

Sabine et son équipe avaient alors décidé de se tourner vers certaines associations de la place, afin qu'ils aident leurs jeunes à trouver leur voie. Dans l'exercice de ses fonctions, elle avait dès son arrivée fait la rencontre de certaines bonnes volontés locales soucieuses de promouvoir la ville qui avait, certes un passé glorieux, encore visible à travers les nombreux chefs-d'œuvre d'architecture de la ville qui remontaient à de nombreux siècles, témoins indestructibles du faste de cette cité aux richesses multiples, mais qu'une

concentration excessive sur l'aspect mercantile voulait étouffer. Parmi ces gens de bonne volonté, elle avait pu faire la connaissance de Nesma, une grande dame, médecin de son état, éprise de culture et dotée d'un dynamisme hors pair, et un sourire enjoué qui ne la quittait jamais. Sabine était tout de suite tombée sous le charme de cette belle âme, et Nesma l'avait de son côté tout de suite pris sous son aile. Sabine avait tout de suite compris qu'elle pouvait accomplir des miracles avec une personne d'un tel entrain et surtout d'une telle influence. Cette dernière s'était tout de suite mise à la coacher afin qu'elle sache interagir harmonieusement avec les populations dont elle tirait ses clients, lesquels avaient appris à lui rendre le respect et l'humilité avec lesquels elle les accueillait. Beaucoup d'entre eux lui diront plus tard que son prédécesseur agissait avec ses clients comme s'il était le dernier vice-roi des Indes et eux ses sujets.

Avec l'aide de sa nouvelle amie, elle avait surtout compris qu'elle ne pouvait pas tirer grand-chose de ses apprenants si elle persistait à vouloir les extraire de leur contexte de vie immédiat ; elle avait pu réaliser que pour les motiver, elle devait elle-même s'imprégner de leur culture et construire des passerelles de complicité avec eux. Elle avait donc elle-même, de son côté commencé à apprendre l'arabe dialectal, dit Darija, et quand elle sentait que ses pupilles avaient quelques difficultés en communication, elle savait que cela pouvait aider à les mettre en confiance que de l'entendre articuler tant bien que mal les quelques mots qu'elle avait réussi à apprendre. Ils sentaient très fort, à ce moment-là qu'elle faisait tout pour aller dans leur sens, et cela se répercutait sur la relation qu'ils essayaient de construire.

Les affaires de l'Alliance avaient recommencé à décoller et Sabine était en train de gagner en popularité aussi bien auprès de ses partenaires que de ses étudiants quand la crise sanitaire éclata. On ne pouvait pas dire que les choses étaient imprévisibles, mais on se croyait à l'abri de ce mal qui frappait à des milliers de kilomètres de là. Il s'agissait d'une forme toute nouvelle du virus de la grippe, qui avait déjà, par le passé provoqué plus d'émoi que de dégâts, et tout le monde pensait que cette nouvelle version agirait de même. L'impact, brutal, se fit sentir plus par les mesures prises par les gouvernements que par la maladie elle-même, certes, terrifiante, mais dont on n'entendait que les échos transmis par les organes de presse du monde entier, acces-

sibles sur internet ou sur les chaînes satellitaires. D'un coup, les restrictions commencèrent à tomber, les unes après les autres. Avant même que l'on ait pu prendre la mesure du mal qui s'abattait sur la quasi intégralité du globe, plongé désormais dans une drôle de psychose, on avait déjà interdit les rassemblements, fermé les frontières et imposé le confinement dans les lieux de résidence. Il s'agissait de jouer serré contre cet ennemi qui avait l'air de se répandre à une vitesse sans égale. Du jamais vu, jamais vécu auparavant ! Puis, il avait vite fallu improviser des solutions pour ne pas arrêter de vivre, pour continuer de fonctionner. Ce n'était évidemment pas possible pour une majorité de pauvres hères qui ne pouvaient gagner leur vie que dans le secteur de l'informel, mais les grandes structures trouvèrent vite le moyen de rebondir. Certains secteurs liés aux produits de première nécessité avaient continué à tourner à plein régime en dépit des risques encourus par leur personnel, mais pour le reste des activités, il fallut bientôt repenser les modalités de fonctionnement. Evidemment, il n'était plus question de garder les écoles et autres centres de formation ouverts, mais il fallait que tout ait l'air de continuer de marcher. On instaura bientôt ce qu'on avait convenu d'appeler le télétravail, et Sabine s'était retrouvée à récupérer toutes les tâches laissées en plan chez elle. Son lieu de résidence se transforma bientôt en plaque tournante de toutes les questions liées à un fonctionnement ordinaire, mais auxquelles venait s'ajouter l'énorme difficulté de maintenir un certain niveau d'efficacité sans se confronter à la présence physique des différents interlocuteurs. Son statut de coopératrice principale exigeait d'elle un niveau de responsabilité plus élevé que celui de ses autres collègues ou partenaires qui ne se voyaient assigner que des tâches ponctuelles.

Cette situation inédite avait ceci en particulier que le temps pour les régler se doublait et se triplait parfois, avec les consignes et contre-consignes, les envois, les vérifications, les confusions, les incompréhensions, les documents à valider, ceux qui devaient être révisés, ceux qui faisaient doublon... Sabine n'en pouvait plus. Son chez elle n'avait plus rien d'agréable ; elle n'avait plus le loisir de se reposer quand elle devait se reposer ; regarder un film ou sa série préférée ou un simple documentaire de moins d'une heure relevait de la gageure, et elle s'interrogeait constamment sur les réactions d'ennui qui fusaient sur la toile, de la part d'une majorité désormais plongée dans une profonde oisiveté. Mais pourquoi pas elle ? Pourquoi n'arrivait-elle pas à

s'organiser pour consacrer à son travail la même plage horaire qu'avant la pandémie ? Qu'est-ce qui avait changé, au juste ? Elle ne se reconnaissait plus, elle qu'on disait être un modèle d'organisation et de ponctualité ! Au bout de trois ou quatre semaines d'enfermement et de tâches exténuantes, elle ne savait plus réagir à rien, et les nouvelles qui venaient de l'extérieur n'arrangeaient pas son humeur en berne.

Elle se détermina enfin à marquer un temps d'arrêt !

Elle décida, pendant une soirée bien chaude d'un mois de mai, de fermer son ordinateur et d'éteindre son téléphone à dix-neuf heures précises. Ce soir-là, elle se promena pour la première fois de long en large dans son appartement qu'elle semblait découvrir pour la première fois. Elle sortit sur la véranda pour prendre un peu d'air du soir et admirer le crépuscule qui teintait de rouge écarlate la large baie safiote, et là, catastrophe ! Les belles plantes si amoureusement entretenues par son jardinier étaient complètement asséchées ; certaines avaient viré au jaune falot quand d'autres pendouillaient lamentablement sur les rebords de leurs pots ! Tout en essayant de les réanimer, elle se mit à carburer à plein régime sur la façon de s'en sortir. Elle d'abord ! Elle était altruiste, mais pas suicidaire ! Elle devait trouver un mode de fonctionnement qui lui permette de ne pas sombrer dans une dépression profonde au cas où la pandémie s'incrusterait !

Le matin suivant, après une longue nuit de cogitation intense, elle décida qu'elle ne serait plus joignable à ses collaborateurs en dehors des horaires standard d'ouverture. Elle avait compris qu'elle restait parfois à l'écoute de tout un chacun non pas par souci professionnel, mais parce qu'elle était naturellement compatissante et compréhensive en cette période marquée par la perte et par les deuils à répétition ; elle comprit toutefois que cela ne pouvait pas l'aider à mener sa barque aussi loin qu'elle le voudrait. Elle avait d'ailleurs pu vérifier qu'aucune urgence absolue ne s'était présentée pendant qu'elle avait fermé l'écoute lors de la première soirée. Cette petite expérience fut pour elle assez concluante, ce qui la détermina à étendre cette décision aux très nombreuses sollicitations extérieures qui ne présentaient aucun caractère urgent ou humanitaire. Elle comprenait que ce soit dur pour certaines natures fragiles de se voir priver du soutien d'une oreille attentive, mais elle avait aussi besoin de se protéger.

En revanche, quand Nesma lui parla du cas de certaines femmes en situation

de précarité qui s'étaient retrouvées dans la tourmente pendant le confinement, elle ne put se résoudre à fermer l'écoute. Il s'agissait d'une assistante de direction, qui s'était retrouvée au chômage au lendemain de la décision de confinement, avec une prime que son époux avait vite fait de dilapider dans le shit pour soutenir son humeur de «confiné». Très vite, la pauvre Keltoum s'était retrouvée sous l'emprise d'un petit macho de faible envergure, qui savait seulement tabasser celle qui était constamment à portée de ses coups quand ses nerfs étaient trop à vif ! Au bout d'un mois et demi de ce régime, elle appela l'association que présidait Nesma, afin qu'on lui trouve une échappatoire à un calvaire devenu quotidien. Sabine n'avait pas pris le temps de réfléchir. Elle avait immédiatement pensé aux trois chambres en trop qu'elle avait à l'étage, et du jour au lendemain, elle l'avait recueillie chez elle, en attendant un retour éventuel à la normalité. Pour la remercier et la dédommager, Keltoum se proposa de l'aider dans ses tâches administratives, ce que Sabine accepta avec plaisir et soulagement quand elle eut le loisir de vérifier les compétences de la jeune femme, qui en plus de parler un français impeccable, était d'une gentillesse et d'une humilité légendaires. Les deux jeunes femmes s'entendaient tellement, que la vie des deux s'en était trouvée facilitée et agrémentée. L'épisode se répéta encore avec deux autres pauvres jeunes femmes prises au piège du confinement et du patriarcat : une élève de l'Alliance, dont les membres de la famille trop nombreuse peinaient à se procurer de quoi se nourrir tous, et qui vivaient dans un appartement de cinquante mètres carrés comme des lions en cage. La jeune fille avait décidé de fuguer, mais Nesma et son association surent la récupérer et l'orienter vers Sabine; puis ce fut le cas de Nihal, jeune mère célibataire de vingt-trois ans, livrée à elle-même avec son bébé de dix-huit mois, et qui vivait de petits boulots de nettoyage avant le confinement. Toute cette petite compagnie trouva à s'entendre dans cet appartement trop spacieux au départ, comme si sa vocation avait été de servir d'auberge aux désespérés ! Chacune des quatre jeunes femmes trouva son articulation dans cette petite société qui s'était mise à fonctionner en harmonie, avec le bébé de Nihal qui donnait à la maisonnée une allure familiale et apportait un peu d'allégresse à la petite troupe, assez occupée, désormais pour ne pas se laisser envahir par le spleen de l'enfermement et des mauvaises nouvelles qui tombaient au quotidien. Sabine aussi trouva son compte dans cette vie en communauté, elle qui s'était

toujours sentie seule, presque orpheline, et surtout submergée par les tâches à accomplir. Les trois autres jeunes femmes qui avaient trouvé dans cet asile sécurité et un semblant de prospérité se mirent naturellement à son service pour se rendre utiles et légères.

L'état de siège imposé par la pandémie dura encore trois autres mois pendant lesquels Sabine et ses colocataires apprirent à s'organiser en fonction de cette situation inhabituelle générée par la crise sanitaire. Les gouvernements avaient vite compris qu'il fallait désormais pratiquer une politique de repli territorial, avec son suffisant d'autonomie. Il avait donc fallu se concentrer sur les moyens de satisfaire les demandes les plus urgentes en matière de subsistance immédiate ; pour l'heure, les questions de projection dans un avenir plus ou moins lointain étaient suspendues jusqu'à nouvel ordre. Dans le cas de Sabine, il s'agissait de réfléchir à des activités de substitution aux cours de langue en présentiel. La chose fut vite réglée à l'échelle mondiale, et les génies des solutions informatiques de tous horizons se démenèrent pour inventer des applications pratiques et agréables.

Il y avait cependant un hic ! Et il était de taille !

La vocation même des centres de langue dont relevait l'Alliance était largement compromise. Les titres fournis aux étudiants ne leur étaient guère utiles à partir du moment où pour l'année en cours du moins, il n'était plus question d'inscription sur les listes de candidats aux bancs des universités françaises. Comment aurait-on pu espérer le contraire si même les trajets au sein d'une même province relevaient du parcours du combattant ! On commença alors à se détourner des cours. Les parents, issus généralement de la classe moyenne, ne voyaient plus l'intérêt de sacrifier une bonne partie de leurs émoluments pour un avenir improbable. Alors, comme toutes les entreprises qui n'étaient pas préparées aux retombées de la crise, il avait fallu improviser. Il avait fallu faire preuve d'inventivité, imaginer une nouvelle vocation à cette institution qui refusait de déposer le bilan.

L'expérience de Sabine dans le domaine de la culture refit surface. Elle avait appris à gérer des ailes entières de grands musées, et elle voyait dans cette pause non pas une raison de se lamenter, mais une opportunité pour relancer son projet abandonné faute de soutien et de budget. Une découverte

de grande envergure quelques années auparavant avait mis tout le pays en émoi, et plus particulièrement la région de Safi. Il s'agissait de la découverte archéologique du siècle, et qui impliquait directement la région. Des ossements d'homo sapiens remontant à trois cent dix mille ans environ, c'est-à-dire le plus loin que l'on puisse remonter dans le temps de l'ère de l'Homme moderne. Sabine s'était prise de passion pour cette affaire et avait collecté un maximum de documents pour essayer d'en savoir toujours un peu plus sur l'historique de cette découverte révolutionnaire. Elle avait là assez d'éléments pour organiser une exposition digne des meilleurs sites anthropologiques au monde, et elle voulait en faire profiter son centre en avant-première.

Avec sa petite équipe interne, son petit budget de fonctionnement et le soutien financier de quelques associations dont celle de son amie Nesma, elle entreprit la conception d'une exposition en immersion telle que cela se pratiquait déjà dans les grands musées. Elle était plus ou moins familière de la technique, mais il lui fallait l'aide de professionnels du numérique et des algorithmes. Des geeks, elle en avait rencontré une bonne poignée à travers son réseau amical et professionnel, mais elle n'avait jamais imaginé qu'elle aurait à les solliciter pour une tâche qui allait se transformer pour elle en véritable passion. Parmi ceux-là, il s'en trouva un qui était, par le plus grand des hasards, originaire de Safi, et qui partageait avec elle son intérêt pour la fameuse découverte. Il s'appelait Walid et il travaillait pour le M.I.T au Massachusetts. Quand elle lui expliqua son idée, il se montra très enthousiaste, et offrit même son conseil gratuit pour faire honneur à sa ville natale. Les deux entreprirent pour commencer un processus d'échanges qui devinrent de plus en plus resserrés, de plus en plus fréquents et de plus en plus intimes. Sabine, qui s'était toujours un peu moquée de ses amies qui entamaient des relations à distance, en arriva elle-même à ne plus pouvoir se passer de ses longues discussions avec ce beau garçon tellement brillant, mais elle se gardait bien de lui en glisser le moindre mot. Entre-temps, leur projet avançait, et était sur le point de voir le jour.

L'idée de Walid consistait à revêtir les personnages du site d'Irhoud de chair virtuelle, et de les présenter sous forme d'hologrammes interactifs à travers lesquels ils raconteraient au visiteur l'histoire de leur présence dans la région, celle des scientifiques qui les ont découverts, le tout dans un scénario où le visiteur serait interpellé dans un processus de comparaison entre ce qu'il est

et ce qu'il était. Une espèce d'expérience anthropologique, en somme, où il serait un véritable acteur aux côtés de ses ancêtres. Et comme le rôle essentiel de l'Alliance était de promouvoir la langue française, il n'y avait qu'à rédiger les différents scénarii dans la langue de Molière de façon à instaurer des échanges spontanés et motivants pour les apprenants éventuels. Sabine était complètement conquise par les idées innovantes de son correspondant et s'activait du mieux qu'elle pouvait pour être au diapason. Elle était consciente que sa motivation était décuplée par son désir de plaire à son collaborateur, mais cela lui fouettait les sens que de ressentir quelque chose d'aussi fort pour quelqu'un qui était à des milliers de kilomètres de là. Elle ne savait même pas si, avec ce qui se passait dans le monde, elle aurait un jour l'occasion de le rencontrer dans la réalité, mais c'était un fait qu'elle ne s'était jamais sentie aussi vivante que pendant la réalisation de ce projet-là, en compagnie de ce garçon-là !

Au mois de novembre de la même année, la vie avait commencé à reprendre ses droits, et son exposition était fin prête. Elle avait déjà eu l'idée d'en présenter une version numérique pendant le confinement, mais la formule restait trop virtuelle. Cela lui permit cependant de tâter le pouls de son auditoire, de vérifier l'attractivité d'un tel produit. Elle ne fut pas trop déçue, même si les usagers de l'application insistaient tous pour que celle-ci évolue vers une forme plus sensible. Avec le retour aux activités ordinaires, Sabine jugea adéquat de programmer son exposition dans les locaux de l'Alliance, et la date fut fixée pour une avant-première, avec l'assentiment de Walid qui était du même avis qu'elle.

Ce jour-là, elle ne se sentait plus d'excitation à l'idée que son bébé allait recevoir son baptême. Elle avait apporté un soin méticuleux à l'événement, avec l'aide de sa petite troupe toute dévouée, mais elle savait que quelque chose de très important faisait défaut... ou quelqu'un ! Elle avait un petit arrière-goût d'inaccompli à l'idée de devoir présenter un tel chef-d'œuvre de culture et de technologie en l'absence de Walid, qui en était le véritable génie, mais il fallait savoir se soumettre aux impératifs du moment puisque jusque-là aucun vol n'était encore autorisé, sauf pour des motifs d'urgence absolue. Elle se promettait de le mettre à l'honneur dans son allocution d'ouverture, afin que

tout le monde sache quel travail phénoménal il avait accompli. L'immense cour de l'Alliance était noire de monde venu assister à cet événement dont elle avait su faire, ayant été aussi bien entourée que conseillée, un travail de communication très efficace à travers la version virtuelle.

Sabine jeta un coup d'œil à son personnel qui lui renvoya collectivement un grand sourire de soutien, puis elle avança jusqu'à l'estrade pour entamer son discours d'accueil. Puis, au moment de mentionner le nom de son principal partenaire, voilà une silhouette qui se détache de la foule et qui vient dans sa direction, à pas calmes et mesurés, pendant que dans son propre cœur elle sentait s'élever une tornade. « Oh, Mon dieu ! s'entendit-elle baragouiner ! Oh, mon dieu ! Walid, toi, ici ! mais... comment... ? » Il ne l'interrompit pas, il ne se s'immisça pas, il se contenta de la regarder poursuivre son discours, avec une voix émue et reconnaissante. Elle ne savait plus, après cela, si ce qu'elle avait dit était censé, ou si elle n'avait fait que bafouiller, mais elle se souvenait que Walid la couvrait d'un regard doux et chaleureux, et que la foule avait applaudi généreusement !

Le succès de cette exposition fut tel qu'il y eut par la suite des flots de visiteurs ravis de pouvoir converser avec leur ancêtre, qui semblait à l'aise dans ces interminables discussions. Au Ministère des Affaires Etrangères, on reçut de très bons échos de cette initiative dont on voulut finalement répandre l'usage. Au final, c'était beaucoup moins coûteux que ces interminables va-et-vient entre les administrations centrales et les différentes missions pour promouvoir sa langue et sa culture tout en se maintenant dans une posture traditionnelle. On comprit enfin que le meilleur moyen de motiver un individu dans un apprentissage quelconque consistait à l'impliquer, à le motiver en s'invitant dans son véritable vécu, en le partageant avec lui, en entrant en harmonie avec lui dans un monde qui lui est familier, de se fondre en lui, en créant une forme d'alchimie aboutie.

Par ailleurs, à travers le monde, il devint évident que le virus à l'origine d'un tel chamboulement n'allait pas disparaître définitivement, qu'il fallait désormais composer avec lui, dans une sorte de convivialité sage et bienveillante. Aux cris d'alarme des médias des premiers temps de la crise, succédèrent sur le mode virtuel et actuel des rondes de séminaires sur les sentiments po-

sitifs et leur importance dans la victoire contre le mal quelles que soient ses sources, et progressivement, la paranoïa générée par l'intrusion de cet hôte indésirable et intraitable céda le pas à une attitude fondée sur la connaissance et la compréhension.

Il avait donc fallu tout un semestre de pause pour que le monde recalculé ses urgences, revoie ses priorités et préserve les seules valeurs qui méritaient d'être préservées ; la protection de la nature en était une, ainsi que la production d'une économie plus humaine, bannissant l'exploitation, l'hégémonie et la surconsommation des gestes quotidiens. Les Etats entrèrent dans une nouvelle forme de coopération qui veillait à préserver la souveraineté et la dignité de chacun. Il fallut pour cela réévaluer les niveaux d'interpénétration dans le sens d'une économie moins dépendante et plus autonome. Les dettes générées par la crise sanitaire s'étaient creusées de façon dramatique et menaçaient les équilibres au sein du globe ; il avait donc fallu envisager des actions d'envergure pour inverser la tendance et sauver la planète. Des politiques d'autarcie avaient été votées un peu partout, et il devint bientôt très difficile de se mouvoir en dehors des frontières. On était retourné dans les temps où il fallait sacrifier de grandes sommes pour pouvoir monter dans un avion ou prendre un train ou un bateau ; les peuples avaient donc commencé à exiger des solutions en interne, et bientôt, il ne fut plus question d'aller massivement se former ou se faire soigner dans un pays étranger.

Pour Sabine, les choses étaient devenues bien claires. Son centre ne pouvait plus retourner dans un fonctionnement étriqué, dont la survie dépendait d'un sésame qui perdu son pouvoir de séduction. Elle avait su, dès le début de cette histoire qu'il fallait se réinventer pour survivre dans ce monde en pleine mutation, et par chance, son expérience de musée en immersion avait été un franc succès et avait gagné l'aval de ses supérieurs, lesquels s'étaient bientôt montrés prêts à investir dans cette formule révolutionnaire et peu coûteuse, tout compte fait.

Ayant désormais les coudées franches pour réorganiser le centre dont elle avait la responsabilité, Sabine entreprit, toujours avec le soutien de son équipe qui s'était agrandie encore, de transformer les salles de cours désormais inutiles en pièces de galerie abritant chacune une thématique différente. Il y était question de littérature, d'histoire, de cinéma, d'exploration géographique ou

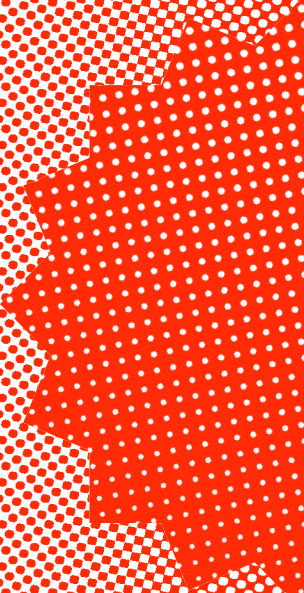
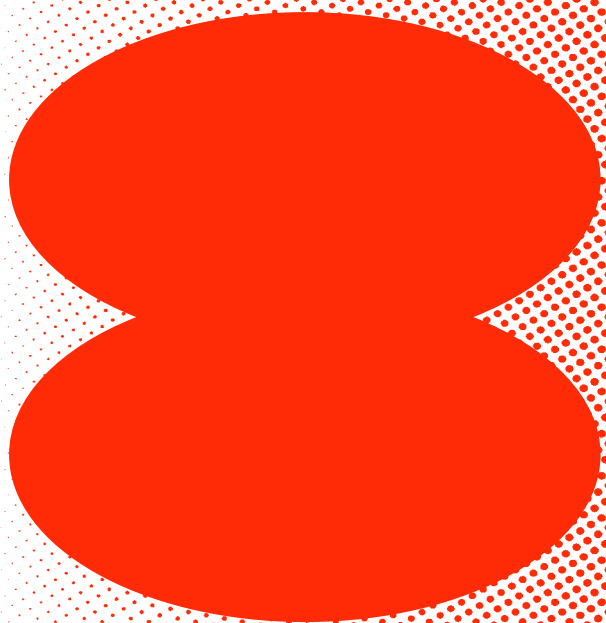
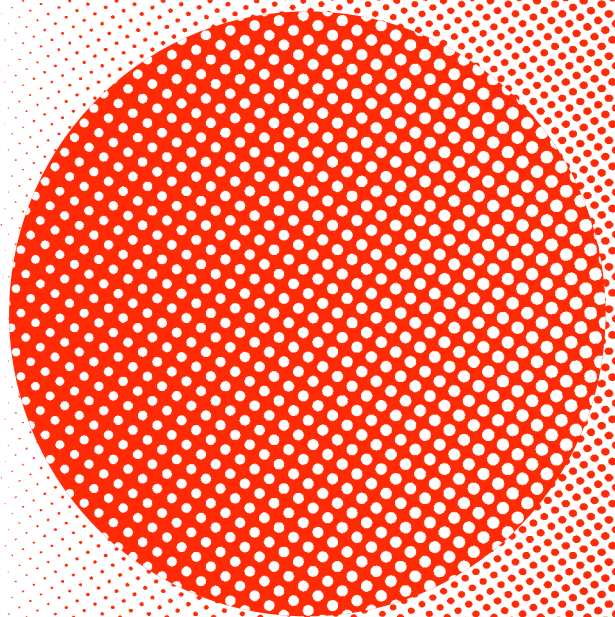
de génie scientifique ; chaque salle avait désormais sa spécialité, il n'y avait que les événements ou les personnages qui changeaient au rythme des saisons. Les habitués du centre devenaient de plus en plus nombreux, et selon les affinités, on les surprenait en train de converser avec Victor Hugo ou l'un de ses personnages, de tenter de psychanalyser Mona Lisa, qui tout en étant figée dans une pose éternelle, avait désormais la possibilité de débattre de son créateur et des liens d'affinité qu'ils avaient développés pendant qu'il la «portraitisait». En entrant dans une autre salle, on avait le loisir de grimper les marches de la Nina pour une belle traversée de l'Atlantique aux côtés de Christophe Colomb, qui ne durait toutefois que le temps de ce beau rêve virtuel, dont on revenait la tête chargée d'idées liées à l'esprit de la Conquista, comme on pouvait suivre Ibn Battouta, le célèbre tangérois dans son périple qui devait le mener à la Mecque, mais qui se prolongea pendant de bien longues années. Il était désormais loisible de voyager à travers ces différents tableaux vivants que le travail acharné de l'équipe de l'alliance safiote avait rendu possible, et qui était en train de se répandre aux autres centres, également conquis par le procédé. Mais cet espace était devenu plus que cela. Il était également devenu un refuge et un havre de paix pour toutes celles et tous ceux qui avaient besoin de sécurité et de sérénité, loin des tiraillements familiaux et à l'abri de la censure morale de la «bien-pensance». Nesma, Keltoum, Nihal -dont Sabine avait réussi à adopter l'enfant par un tour de passe-passe- et toutes et tous les autres, formés dans un esprit d'ouverture et de tolérance, veillaient au grain, pour que jamais cela ne vienne à s'altérer.

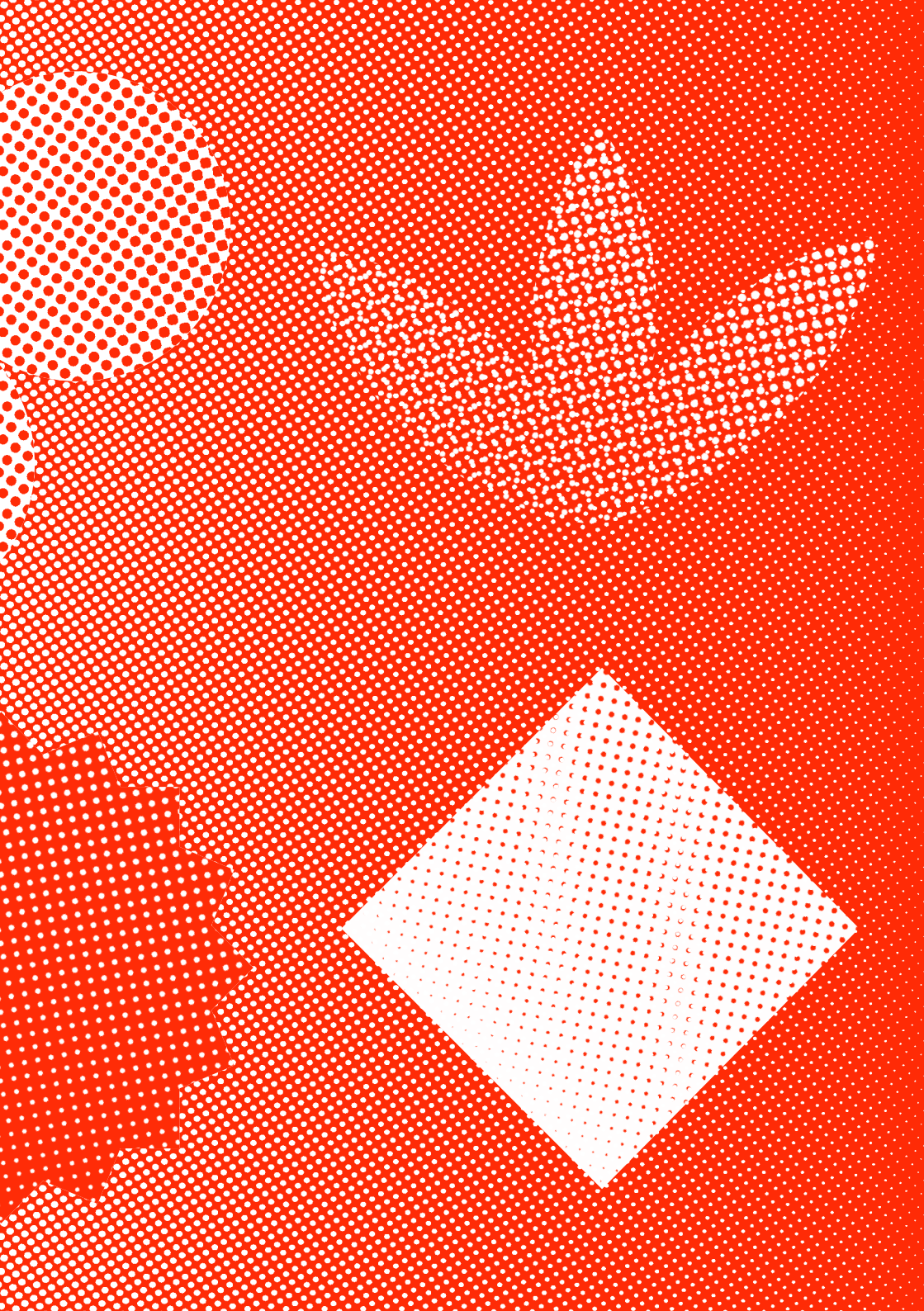
Profondément plongée dans ses souvenirs, Sabine ne vit pas les deux silhouettes qui s'approchaient de sa table. Un homme d'une élégance négligée et deux beaux garçonnetts d'environ quatre ou cinq ans. « Alors, on rêve ? » dit l'homme à la voix chaleureuse. Sabine se retourna lentement pour déposer un baiser sur sa joue tendue, pendant que les deux gamins étaient déjà sur ses genoux. Elle les tint un bon moment serré contre son cœur et esquissa un sourire serein. On était en 2025, et les événements qu'elle venait de passer en revue dans sa tête avaient eu lieu cinq ans auparavant. Que de chemin parcouru, se dit-elle en reprenant contact avec la réalité. Elle contemplait encore une fois les vagues de l'océan en se disant qu'elle avait réussi, avec Walid et toutes ses belles énergies qu'elle a rencontrées sur place, un bien

beau pari ! Et avec cela, elle était entourée de belles personnes qui l'aimaient et la soutenaient. Maintenant il était temps de prendre le large avec son bien-aimé et l'enfant issu de leur si folle aventure intellectuelle et amoureuse, sans jamais oublier que dans cette ville vivante et passionnée au cœur même de l'adversité, elle avait gagné un foyer, une famille, des amis tous prêts à l'accueillir si cela lui chantait de revenir, et l'affection et le respect de toute une population heureuse et reconnaissante.

Les personnages et les situations de cette nouvelle étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Le dialogue nourri entre l'auteure et la directrice a porté sur le devenir de l'Alliance française et de sa transformation en un centre exclusivement culturel proposant des visites virtuelles dans un contexte mondial nouveau.





Bruno Lemoine

Bruno Lemoine a commencé son entrée dans le monde du travail en montant des manèges chez les forains. Il est actuellement enseignant. Il a donné des cours de Français Langue étrangère en Bourgogne, en Saône-et-Loire et à Paris. Son travail en littérature tourne autour de la notion d'hétéronymie chère au poète portugais Fernando Pessoa. Bruno Lemoine est un « nom multiple » dont la biographie change au gré des publications, il écrit actuellement une non-fiction sur l'artiste américain et « nom multiple » Emmett Grogan...

Valérie Saubade

Née en 1966, Valérie Saubade a été journaliste pendant six ans, elle est aujourd'hui professeur de français à l'Alliance française de Bordeaux. Après le succès de son premier livre Happy birthday grand-mère publié aux Éditions Anne Carrière en 1999, ont suivi Les petites sœurs 2002 et Marche arrière 2009, Miss Sweetie 2011, Un bref moment d'égarement 2013, Le pacte des innocentes 2015, Le secret de Clara Wight 2018 chez le même éditeur.

Youngjoo (Sophie) Kang

Youngjoo Kang est née en 1967 au Québec, Canada. Elle a grandi au Québec, en Corée et en France où elle passe son baccalauréat en 1988 avant d'entrer à l'université de Paris 7. Elle y obtient successivement son DEUG, sa licence, sa maîtrise et un DEA. Après plusieurs années à Busan, elle retourne à nouveau en France pour son doctorat en littérature et civilisation française de 2000-2005 à la Sorbonne (Paris 3). Elle travaille comme interprète et a enseigné le français aux universités de Dang-A et PNU à Busan. Depuis 2005, elle est professeur à l'Alliance Française de Busan dont elle assure aujourd'hui la présidence.

Martin Beyer

Martin Beyer est né en Allemagne où il fait des études de la langue française et de la musique. Il s'installe à partir de 1990 à Paris où il travaille successivement pour plusieurs associations et organismes culturels comme les JMF, le Jeune Ballet de France, le

musée du Quai Branly, la Cie7273, Retouramont... dans les domaines de la médiation artistique et de l'organisation du spectacle vivant. Il a été quatre fois directeur d'Alliance Française : à Roseau à la Dominique, à San Juan de Puerto Rico – USA, à La Haye aux Pays-Bas et présentement à Busan en Corée du sud.

Ilaria Gaspari

Ilaria Gaspari est une auteure italienne. Ancienne élève de l'École Normale supérieure de Pise, elle est docteure en Philosophie de l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne. Deux de ses œuvres ont été traduites en français : L'éthique de l'aquarium (éditions de Grenelle, 2017) et Leçons de bonheur (PUF, 2020).

Frédéric Dumond

Opérant à la fois dans les champs de l'art contemporain, de la poésie, de l'anthropologie et de la linguistique, le travail de Frédéric Dumond interroge les rapports entre monde et langage. Il écrit et crée des pièces sous forme de performances, dessins, sérigraphies, livres d'artiste et recueils de poèmes, installations, application, séries photographiques...

Nadia Ayoub

Native de Fès, Nadia Ayoub est une auteure marocaine. Agrégée de lettres, elle a été formatrice dans les centres de préparation de l'agrégation des ENS (Ecole Normale Supérieure) de Meknès et de Rabat où elle a enseigné la littérature, la stylistique et la grammaire. Après une retraite anticipée de la fonction publique, elle poursuit sa fonction dans le privé en tant qu'enseignante dans les classes préparatoires aux grandes écoles (CPGRE). Nadia Ayoub vit aujourd'hui en Espagne où elle se consacre à ses deux passions : la peinture et l'écriture. Elle est l'auteure de Pérégrinations, 2019 roman, aux éditions Marsam, Maroc, Chronique d'un départ différé, 2020 roman aux éditions Marsam, Maroc, De rime en rive, 2020 aux éditions Alhulia, Espagne.

Remerciements sincères
aux auteur.e.s et aux directeur.rices
des Alliances Françaises

Projet éditorial initié par
l'Alliance Française de Querétaro

Création graphique : Florian Stéphant

Typographies : Dutch 801 BT et Maison Mono

© Alliance Française de Querétaro, 2020
Tous droits réservés



Alliance Française

Querétaro - Mexique